MUSIC - UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 03745 6761

ML
385
H37

A Monsieur Mahillon
Directeur du Musée du Conservatoire.
Témoignage d'estime et de gratitude de
l'auteur
94. Cornelius audie van Hasselt.

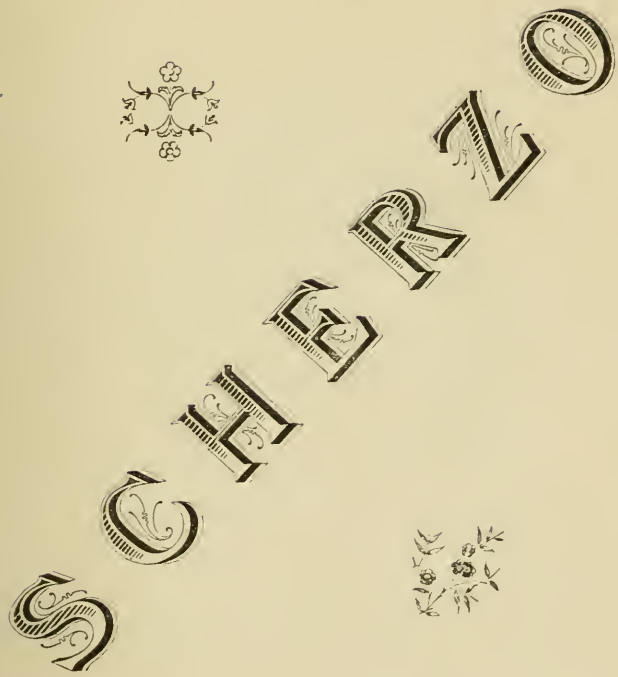
Qui de nous n'a cherché le calme dans un chant
Qui n'a comme une sœur qui guérit en touchant
Laissé la mélodie entrer dans sa pensée
Et sans heurter des morts la mémoire bercée
N'a retrouvé le rire et les pleurs à la fois
Parmi les instruments, les flûtes et les voix

(Victor Hugo).

SCHERZO

269

Ernestine André VAN HASSELT



BRUXELLES
IMPRIMERIE NATIONALE DE MUSIQUE
A. Vander Ghinste & Cie
Rue des Croisades, 1

—

1894

LIBRARY
FEB 12 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

ML
215
H37

A Madame TERESA MILANOLLO

O vous que la Muse a choisie,
Reine des chants harmonieux,
Quand votre haute fantaisie,
Sur l'aile de la poésie,
Nous transporte au seuil des cieux,
Vous rendez leur premier sourire
A nos beaux rêves attristés.
Mais, Madame, pour vous les dire
Il nous faudrait savoir écrire
Presqu'aussi bien que vous jouez.

ANDRÉ VAN HASSELT.

A vous, Madame, l'hommage de « SCHERZO », *ce nom qui vous rappelle une sœur disparue. — En évoquant ce pieux souvenir, je trouverai le chemin de votre cœur, de ce cœur qui a palpité si souvent en jouant les œuvres des grands maîtres. Comme une souveraine, tenant pour sceptre un archet, vous avez parcouru le monde et votre nom est inscrit au livre d'or des prédestinés de la virtuosité. Et moi qui glane parmi ces noms, j'ai cueilli les deux vôtres :* « MARIE *et* TERESA ».

L'une nous rappelle l'adolescente qui a pris place dans le concert des anges, l'autre nous parle de la survivante, la femme heureuse devant laquelle le soldat de France présente les armes et que les violonistes saluent de leur archet.

ERNESTINE ANDRÉ VAN HASSELT.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/scherzo00hass

LE VIOLON DE CRÉMONE

C'était par une belle journée d'août, si je ne me trompe, en 1843. Le soleil était sur le point de rentrer chez lui ; quelques faibles rayons doraient encore les cimes du Taunus, près de Hombourg. Mon oreille fut charmée par une voix caressante; j'étais couché dans l'herbe, et, à travers les broussailles, j'aperçus deux gracieuses créatures de onze et quinze ans, vêtues avec une extrême élégance.

— N'est-ce pas, MARIA, quel splendide pays ? disait l'aînée à la Benjamine (une gamine qui me rappelait les têtes de Murillo) ; je voudrais vivre à Hombourg.

— Tu as raison, TERESA, dit la petite tête d'ange ; il fait bien beau ici, je me sens depuis huit jours toute guérie : l'air du Rhin m'a fait du bien, mais je préfère à ce site notre bon pays, notre cher Saviglione.

Un sanglot interrompit la continuation de sa phrase.

— Enfant, va ! Bon, te voilà encore une fois en larmes ! MARIETTA, dans deux semaines nous serons chez nous, après ce long voyage, ces années de séparation qui nous ont paru éternelles ; et maintenant que nous sommes à la veille du retour, tu pleures !

— J'ai bien peur, sœurette, d'avoir le mal du pays.

— Tu es une bonne petite fille, mais par amour pour moi, réprime ta douleur ; ne vois-tu pas comme je me contiens devant le public ?

— Tais-toi, de grâce, reprit la cadette; moi aussi je veux me vaincre et jamais le public n'aura à nous blâmer...

Un moment de silence suivit ces mots.

— Viens, MARIETTA, il est temps de rentrer; l'air du soir pourrait te faire du mal.

Bras dessus, bras dessous, les deux sœurs descendirent la montagne sans se douter qu'elles étaient suivies par quelqu'un qui se demandait en vertu de quoi ces gamines prenaient en considération les opinions de ce grand fantôme appelé « public ».

Nous atteignîmes bientôt la chaussée qui mène à la ville et je faisais toute espèce de conjectures sur ces enfants. Ce « public » aurait dû me faire soupçonner qu'elles appartenaient au corps de ballet de l'Opéra ou à une société de clowns nouvellement débarqués. Cependant le bon goût et la richesse des vêtements me firent supposer que ces jeunes filles étaient des enfants de quelque riche famille en villégiature. La petite n'avait-elle pas cité Saviglione ? Or l'Italie en Allemagne, c'est chose rare et ma curiosité s'en trouvait aiguisée.

— Tiens, TERESA ; regarde donc la harpe qui se trouve là à l'étalage.

— Vraiment, MARIE, il y a aussi des violons ; approchons-nous du magasin.

C'était une petite boutique que je connaissais fort bien. A deux fenêtres très peu apparentes s'étalaient, dans un mélange qui tenait d'un pittoresque désordre, des articles de bureau, de mercerie, des instruments de musique.

« Ephraïm et Isidore Hirsch », telle était l'enseigne de la maison.

Ephraïm était maître dans l'art de vendre et d'acheter ;

son frère Isidore, artiste dans ses jeunes années, avait jusqu'à ce jour fait partie de l'orchestre du théâtre de la ville ; génie méconnu, second violon, accessit toujours à l'affût du pupitre des premiers violons jusqu'à ce qu'un beau soir il y eut déchirure dans sa patience et qu'il eût adressé un suprême adieu à cette carrière ingrate.

— « Pourquoi toujours me laisser marcher sur les pieds, dit Isidore à ses collègues dans le patois de son pays; au reste, je puis faire mieux et vivre plus à mon aise ; je retourne à Ephraïm. »

Ephraïm le reçut à bras ouverts, lui décerna le portefeuille de ministre de l'intérieur, se réservant à lui la section des affaires étrangères.

— « Ephraïm, dit Isidore, le jour où il s'associa à son frère, je ne puis pas être absolument infidèle à l'art ; donc à partir d'aujourd'hui, notre commerce annexera à ses marchandises les instruments de musique. »

— « Que dire à cela ? reprit l'aîné ; soit; je veux bien, mais songe que je n'ai aucune connaissance de la partie. »

J'étais tout près des deux sœurs et j'entendis ceci :

— A coup sûr, c'est un Crémone; TERESA, regarde donc comme la table en est élevée.....

— Entrons !

C'était un Guarnérius qu'Isidore avait étalé depuis la veille.

Je me glissai dans le magasin, fis un signe d'intelligence à Ephraïm et j'attendis l'entrée des deux sœurs.

— Que puis-je vous offrir, mes jeunes demoiselles, dit le marchand en dénouant une boîte de boutons et d'épingles; les touristes ont toujours besoin de boutons et d'épingles.

— Nous désirons voir le violon qui est là, devant la fenêtre, répondit l'aînée.

— Vous avez sans doute un petit frère qui veut apprendre le violon; nous en avons de tous prix, à partir de cinq thalers.

— Non, nous ne voulons voir que celui qui est suspendu là-bas.

— Celui-ci vous coûtera trop cher, mes chères demoiselles, s'écria Ephraïm avec un accent paternel; Isidore a payé trop cher pour ce vieux violon; en voici des neufs, cinq thalers, bien vernis, c'est une merveille !

— Viens, MARIETTA, allons-nous-en, exclama impatiemment TERESA.

— Au nom du ciel, restez, mesdames, je vais vous le montrer; non, je vais appeler Isidore.

— Isidore, le Crémone ! cria d'une voix nasillarde Ephraïm, en se tournant du côté de l'arrière-boutique. Voyez-vous, mesdemoiselles, mon frère a acheté ce violon pour 150 thalers, non, je me trompe, 250, pardon, je m'en souviens, 350. Ephraïm, m'a-t-il dit, celui qui me l'a vendu viendra chercher l'argent ce soir. Imbécile, ai-je dit, à qui le vendras-tu à un tel prix ? Je jure sur ma dignité d'artiste qu'il sera vite vendu, m'a-t-il objecté; je te parie cinq thalers. Si vous l'achetez, mesdemoiselles, je devrai, moi, donner les cinq thalers. Regardez-donc les violons du pays.....

L'entrée d'Isidore vint changer la situation; il écarta son frère, me salua rapidement et s'approcha des jeunes filles.

— Vous voulez voir la pièce capitale de notre commerce ? demanda-t-il. Il est cher, très cher, mais quel son !

on dirait un orgue; écoutez, ajouta-t-il en faisant vibrer une corde.

Isidore était un artiste; l'art lui avait tourné le dos. Que lui manquait-il ? Un public ! Maintenant il l'avait; les moindres traits de difficulté lui furent un jeu; après une introduction suivie de cadences, il introduisit un torrent de mélodies d'opéra et exécuta de périlleuses variations sur « l'Or est une chimère », de Meyerbeer. Pauvre Isidore, le public resta coi; seulement dans les passages bredouillés, TERESA riait tout bas, MARIETTA tout haut, et Isidore prit ce rire pour un témoignage admiratif.

— Je ne puis pas juger de l'instrument ainsi. MARIETTA, veux-tu essayer ? je pourrai mieux l'apprécier.

— Quoi ? qu'est-ce ? la petite demoiselle va jouer du violon ; c'est une plaisanterie ! exclama Ephraïm.

— Nous en jouons toutes les deux, quelque peu.

— Voilà qui est bien, dit avec protection Isidore ; ne vous gênez pas, mon enfant, jouez un petit morceau.

MARIETTE prit le violon et en tira quelques sons.

— Bravo ! la position est bonne, l'archet est bien placé; vous irez vite, vous avez de bons prin....

Le mot resta dans la gorge d'Isidore.

Avec la rapidité de l'éclair jaillit une gamme chromatique staccato, en délicieuses fusées pizzicati, jusqu'aux plus hautes régions de la cinquième position, pour se terminer en un long trille de rossignol, s'achevant dans les sons de sylphe du plus tendre flageolet.

Isidore écoutait bouche béante.

— La sonorité est parfaite, MARIETTA, mais la cantilène ?

MARIETTA recommença et son archet se balança doucement au son d'une barcarolle.

J'étais appuyé contre le mur et je me sentais tout troublé. Paganini, que j'avais maintes fois entendu, m'avait ébloui ; cette petite MARIETTA m'émouvait. Mes yeux étaient mouillés.

Ephraïm et Isidore se tenaient immobiles comme des statues.

— La cantilène aussi est excellente, mais je voudrais juger de l'intensité du son ; pour cela je devrais te venir en aide, sœurette.

La jeune fille saisit le violon, et ce qu'avait dit Isidore « on aurait dit un orgue », devint une réalité ; l'instrument dominé par une femme, quasi par une enfant, résonnait d'une manière superbe ; c'était une introduction d'un orage : « l'Orage », de Joseph Parny, le triomphe de Paganini. J'étais vaincu. TERESA déposa l'archet.

— L'instrument est à tous égards fort bon, dit-elle ; il vaut même plus que le prix que vous m'avez désigné ; le son en est charmant, comme dans tous les Guarnérius, mais il ne possède pas l'ampleur des Stradivarius, cette ampleur qu'Antoine savait communiquer à ses instruments. Je cherche un violon de premier ordre, et à plusieurs points de vue celui-ci ne peut me servir.

Les sœurs firent mine de s'éloigner.

— Ne sont-ce pas les violons du pays ? intervint Ephraïm.

Isidore, à ces mots, revint à lui.

— Mesdemoiselles, que vous dirais-je ! Je sens maintenant combien j'ai bien fait d'échanger le commerce contre l'art. Mon cœur n'aura plus de reproches à me faire. Lorsque je toucherai encore un violon, je vous jure que ce sera seulement pour le nettoyer et en ôter la poussière.

Maintenant puis-je savoir le nom célèbre de celles qui m'ont tant charmé ?

Les jeunes filles tirèrent de leur poche une carte de visite, écrivirent quelques mots au crayon, la déposèrent sur le comptoir, nous saluèrent et sortirent du magasin.

Je connaissais de nom et depuis longtemps ces deux génies; pénétré de respect, je suivis des yeux les jeunes virtuoses, j'allai respirer l'air pur de la soirée et je m'abandonnai à la distraction succédant à cet instant sublime.

Comme je quittais la maison des commerçants juifs, j'entendis Isidore lisant à Ephraïm les noms de celles qui avaient laissé leur carte :

« TERESA ET MARIA MILANOLLO »

. . . . . .

. . . . . .

Les deux célèbres violonistes que nous rappelle cette esquisse sont les filles de Milanollo, peintre à Saviglione, près de Turin. TERESA naquit en 1827, se maria en 1851, à Toulouse, avec un capitaine du génie, M. Parmentier; MARIA, née en 1832, mourut en 1848. Dans le cours de 1842 à 1843, les deux jeunes filles firent une tournée musicale en Allemagne.

Quand l'art a des attaches filiales et lorsqu'il se manifeste chez des enfants dans un âge aussi précoce, on peut dire d'eux : « Ils sont les élus d'un monde idéal, les dieux leur ont donné l'étincelle qui brille et qui ne s'éteint pas. »

(Extrait du *Garten Laube*).

DEUX JEUNES VIRTUOSES

(Extrait de : « Ce que me raconte mon piano », de JULIA BEHR)

Bien des années, reprit l'instrument, se sont écoulées depuis cette mémorable soirée, mais le souvenir, ce charmant trait d'union entre le passé et le présent, en est fidèlement gravé dans ma mémoire.

Je me trouvais posé sur la haute estrade d'une vaste salle de concert toute resplendissante de lumières. Une foule compacte y était déjà réunie et attendait avec impatience une nouvelle apparition annoncée avec un certain éclat. Voilà que tout à coup la porte s'ouvrit à deux battants; pour livrer passage à deux charmantes jeunes filles, le violon à la main.

L'aînée avait l'air sérieux et réfléchi. La plus jeune au contraire, avait dans sa physionomie quelque chose de malin et d'espiègle.

Le public accueillit avec une vive sympathie ces deux gracieuses enfants. TERESA promenait sur l'assemblée ses grands yeux noirs et interrogateurs, tandis que MARIA secouait d'un petit air narquois et mutin sa jolie tête bouclée.

Tous les regards étaient fixés sur les deux archets qui, semblables à des baguettes magiques, brillaient dans ces petites mains blanches, et le duo des deux sœurs commença.

C'était des accords d'une douceur et d'un sentiment exquis, des passages de vélocité, de sémillantes mélodies, puis des variations d'un charme inexprimable. Les plaintives élégies du rossignol, les rythmes plus lents et plus tendres du bouvreuil, tout cela se réunissait et se mêlait avec une harmonie délicieuse. Aussi la foule applaudit-elle avec enthousiasme au talent des deux jeunes artistes.

La musique a cessé, les applaudissements ont fait silence. Mais je n'oublierai jamais le regard si expressif de Teresa, et je revois sans cesse, dans ma mémoire, passer et repasser la douce image de Marie, qui, vêtue de sa robe blanche, le sourire sur les lèvres, semblait une sémillante sylphide. Je reconnus que la nature, dans ses vues sublimes et mystérieuses, avait formé le plus admirable ensemble à l'aide de ces deux contrastes et par l'union de ces deux sœurs, l'une douée d'une âme si pensive, si recueillie, si mélancolique, l'autre si pétillante d'animation, de vivacité et de grâce.

Si parmi ceux qui liront un jour mon histoire, il en est un qui ait rencontré dans le monde ces âmes charmantes et qui ait subi le prestige de leur musique, eh bien ! qu'il aille à Paris qu'il se dirige vers le cimetière du Père-Lachaise, ce vaste royaume des morts, et son pied s'arrêtera devant un tertre sous lequel repose une jeune fille.

Alors, qu'il prête l'oreille, et il croira entendre son âme dans les accents d'une musique bien douce et bien connue, qu'il prendra pour l'écho d'un souvenir lointain. Il ne se trompera point : ce sera la complainte de Marie. Le joyeux scherzo d'autrefois ne

badine plus ! Et TERESA, semblable à une muse en deuil, orpheline de cette autre « elle-même », pleure et répète sur cette tombe si chère, une pieuse élégie à la mémoire de celle qu'elle a tant aimée et qui, hélas ! n'est plus.

JULIA BEHR.

M. THIERS

SAUVÉ PAR UN VIOLONISTE

(Décembre 1851)

Parmi les nombreux épisodes qui ont marqué l'existence de M. Thiers, il en est un dont la presse n'a parlé que d'une façon incomplète, et qui est cependant fort curieux et fort dramatique. Sait-on bien qu'en 1851, lors du coup d'Etat, il ne fut rien moins que question de fusiller le célèbre homme politique, et qu'il dut sa vie à un musicien allemand, appelé Misca Hauser, lequel a donné à ce sujet les détails les plus précis à un de ses compatriotes : M. Oppenheim, qui le fait parler de la manière suivante :

« J'étais depuis plusieurs années fiancé à Mlle Louise Bartels, dont les parents vivent encore actuellement à Leipzig, et qui était dame de compagnie de Mlle Odier. J'allais souvent dans cette famille, que M. Thiers visitait fréquemment, étant au surplus leur voisin de « vis-à-vis ».

» M. Thiers était le plus aimable des hommes ; m'ayant entendu jouer, il s'intéressa à mon talent et promit à ma fiancée de m'être utile dans ma carrière.

» Le 1er décembre 1851 eut lieu, à l'Opéra de Paris, la première représentation d'un nouvel opéra de Limnau, « Barbe-Bleue ». J'obtins de Mlle Odier la permission d'entrer dans sa loge, et je me trouvais précisément derrière le général de Cavaignac. Morny, le ministre de l'Intérieur

désigné pour le coup d'État, vint nous rejoindre au second acte de la pièce. Il causa quelques instants avec Mlle Odier et resta même auprès de nous durant le troisième acte.

» Il était assis à quelques pas de Cavaignac. Les deux premiers actes se passèrent sans incident; vers onze heures, le troisième acte commença; il débutait par un chœur. Bien que ce chœur ne présentât nulle beauté saillante, il fut chaleureusement applaudi. Morny surtout battait des mains et riait à grands éclats. A peine les applaudissements eurent-ils cessé, que jentendis Morny souffler quelques mots à l'oreille d'un monsieur qui venait d'entrer dans la loge. Je pus distinguer les quelques paroles que voici :

— « A minuit, sur la brèche... A deux heures, chez Thiers. Les papiers, chose capitale ! Bon coup ! »

» Le monsieur répondit par quelques mots, prononcés trop bas pour que je pusse en saisir le sens; puis il s'éloigna rapidement. Je ne sais pourquoi, mais il me semblait qu'un danger menaçait M. Thiers.

» Cette pensée ne me laissa plus aucun repos; j'assistai au troisième acte sans voir et sans entendre.

» Vers minuit, ma résolution fut prise.

» Je courus chez Mlle Odier, je demandai à voir sur-le-champ Louise Bartels. On trouva étrange une visite à pareille heure chez ma fiancée, et ce fut avec une certaine difficulté que j'obtins de la voir.

» Je lui racontai l'incident de l'Opéra; elle partagea mon avis; certes, M. Thiers était l'objet d'un complot, et il fallait à tout prix l'avertir. Nous nous rendîmes donc chez lui; ses domestiques connaissaient Louise, et le concierge, après quelques objections, nous laissa pénétrer dans

la chambre à coucher de l'éminent homme d'Etat. En dépit du tapage, M. Thiers dormait paisiblement.

» J'écartai les lourds rideaux de damas de son lit et je le réveillai. Il avait la tête enveloppée d'un large bonnet de nuit, fit une figure assez effrayée en nous voyant, Louise et moi à son chevet.

» Je lui racontai bien vite ce que je savais. Il pâlit, et me désignant son secrétaire, il me dit à voix basse : « Voilà... les papiers ! » Louise s'élança vers le secrétaire; en un clin d'œil, elle eut rassemblé les pièces désignées. Pendant ce temps, j'avais refermé les rideaux, et M. Thiers, non sans difficulté, se leva et s'habilla. Réveillé en sursaut dans un premier sommeil, peut-être ne se rendait-il qu'un compte vague de ce qui se passait, mais le bruit qui se fit soudainement à la porte de son hôtel, lui révéla toute la réalité de la situation.

— « Je vous en prie, sauvez-vous avec ces documents, dit-il à Louise, sinon je suis un homme perdu ! »

» Louise avait glissé une partie des papiers dans son corsage et dans ses poches, et elle descendit rapidement l'escalier. Chemin faisant, elle rencontra le commissaire de police, accompagné de cinq gardiens.

» Il la retint en disant :

— « Je suis fâché, Mademoiselle, de venir ainsi troubler votre tête-à-tête avec M. Thiers. »

» Ces dix hommes se mirent à rire bruyamment; toutefois ils lui rendirent la liberté.

» Quant à moi je n'eus que le temps de me blottir sous le lit de M. Thiers, convaincu du reste, d'être découvert dans ma cachette et emmené prisonnier.

» Le commissaire de police se dirigea droit vers M. Thiers.

— « Au nom du Président de la République, je vous arrête ! dit-il.

— » Ne savez-vous donc pas que je suis représentant du peuple, et comme tel, inviolable ?

— » J'exécute les ordres que l'on m'a donnés. »

» Là-dessus, le secrétaire fut fouillé en tous sens. Le commissaire et ses cinq compagnons s'écartèrent inconsidérément du lit ; M. Thiers se baissa pour prendre ses bottes.

» Je profitai du hasard pour lui glisser rapidement cette phrase à l'oreille :

— » Si l'on vous rend la liberté, allez en Allemagne ; mes parents habitent Francfort, et si vous ne m'y trouvez pas, en tout cas vous y trouverez vos papiers. »

» L'inspection terminée, M. Thiers fut emmené, non sans opposition de sa part.

» Je sortis heureusement de ma cachette vers le matin, et je courus chez Louise pour prendre les papiers en question.

» Paris, le matin du 2 décembre, présentait un aspect des plus redoutables ; j'engageai donc ma fiancée à fuir avec moi vers des lieux plus sûrs, afin de sauver notre trésor.

» Nous allâmes d'abord à Francfort, chez mes parents ; puis à Leipzig, dans la famille de Louise.

» M. Thiers relâché peu après son arrestation put gagner la frontière. A l'étonnement de tous, il arrivait à Francfort le 31 décembre.

» Me trouver lui fut chose facile. Il rentra en possession de documents qui, disait-il, lui eussent coûté la vie sans notre intervention providentielle.

» L'illustre homme d'Etat assista à mes noces et partit pour l'Angleterre après notre mariage. Il n'oublia jamais le service important que nous lui avions rendu. »

Tels sont les faits racontés à l'écrivain dont nous résumons le récit, et il n'y a pas à douter de leur véracité, Misca Hauser, qui s'est fait un nom en Allemagne comme violoniste, ayant toujours été l'objet d'une protection toute particulière de la part du grand homme que la France a perdu !

OPPENHEIM.

LE TRIOMPHE DE L'IMMORTALITÉ

Seul sur son socle de granit, il s'ennuyait, le grand, l'immortel Beethoven. Son regard de bronze suivait les amoureux qui jetaient leurs billets doux dans la boîte à lettres du grand bâtiment, vis-à-vis duquel la postérité lui a élevé une statue à Bonn.

La neige crépitait sous les pieds des nombreux pierrots qu'une nuit de carnaval conduisait au rendez-vous des plaisirs. La voix rauque des étudiants lançant dans l'espace leurs notes espiègles ; la phalange de ces jeunes travailleurs berceau du socialisme, toute cette génération studieuse, zélée, fiévreuse, passait au pied de la figure d'airain ; cette jeunesse turbulente, la lune illuminant de son pâle reflet la nappe blanche qui couvrait le sol, un besoin de déplacement, tout cela avait agi sur le dieu des harmonies et la statue descendant de son socle, prit le chemin de la terrasse qui domine le Rhin.

« Le Rhin ! ! » Mot fabuleux, nom magique qui éveille toutes les fibres de la nationalité germanique. Ce Rhin chanté par les poètes et qu'Alfred de Musset a mis dans un verre comme un champagne gaulois :

> « Nous l'avons eu votre Rhin allemand,
> » Il a tenu dans notre verre... »

Beethoven, pétrifié, voulut revoir ce fleuve immortel

dans lequel la sirène Lorely se baigne dans sa chaste nudité :

« Ich weiss nicht was soll bedeuten
» Das ich so traurig bin. »

Beethoven salua d'un regard profond Bonn, ce Versailles de la science, cette enfilade de palais qui donne à Poppelsdorf un aspect de prince-électeur et de paladin. Il contempla cette université, berceau du génie, et, par le jardin public, il atteignit le sommet de la terrasse, colline d'où l'œil embrasse toute la contrée des légendes fantastiques.

Derrière lui, de fiers canons vainqueurs et vaincus, dont la voix d'airain a tonné au milieu de l'orchestre de la bataille. Le sang des combattants pour la patrie coule encore dans leurs veines.

Beethoven voulut une dernière fois sourire à ce vaste fleuve qui a fait vibrer tant de lyres, palpiter tant de cœurs,

« O Rhin, ô Nil du Nord, ô fleuve d'Allemagne,
» O vieux Rhin dont le flot baptisa Charlemagne,
» Le géant souverain,
» Qui façonnant l'Europe au moule de son rêve.
» Se tailla son empire au tranchant de son glaive
» Avec son bras d'airain. »

— Enfin, je te revois, ô mon Rhin, s'écria le titan des harmonies ; mes yeux de bronze, fatigués de leur immobilité, se promènent sur toutes les cimes dont mon enfance a gardé l'heureuse mémoire. « Godesberg », lieu favori de mes promenades champêtres, je te retrouve, je regravis tes

monts escarpés que mon pied enfantin a foulés, alors que les enfants de ma muse dormaient encore dans mes entrailles paternelles. « Fidélio, Coriolan, Egmont », qu'êtes-vous devenus ? Mon « Appassionnata », ma « Casi una fantasia », objet de ma gloire, objet de mon amour, mon « Héroïque » ma « Pastorale », ma « Neuvième Symphonie », étranges conceptions, vous avez été les éléments de mon triomphe.

Vanité des vanités, qu'ai-je recueilli en vous donnant, le jour ? Les siècles seuls recueillent les fruits de mon travail, la postérité en retire le bénéfice !

Mon « Clair de lune », tu me fus inspiré par la belle Juliette Guicciardio, qui aujourd'hui dort du sommeil du néant ; ton blason est tombé en poussière, leurs boucliers, leurs cottes de mailles, leurs casques ne les ont pas préservés du néant ; les créneaux, les forteresses sont tombés : élevés par des hommes, leurs mains destructives les ont détruits ; la poudre, cette poussière de l'enfer, les a rasés et au milieu de tout ce siècle en ruine, « je subsiste ».

Les siècles m'ont tressé des couronnes de lauriers, les hommes m'ont forgé une statue, mon nom a pris place dans le Panthéon des Arts, les filles du Parnasse sont mes vestales et cependant la gloire, vain mot ! la postérité, chimère !

Tout ici-bas n'est qu'ombre et lorsqu'une lumière vient à luire, le souffle empesté des mortels, l'envie, la haine éteignent la flamme ; lorsqu'on nous la rallume, que sommes-nous ? cendre et poussière, fange et pourriture.

« Loreley », je te salue, blanche néïade du Rhin ; tu restes la personnification poétique de la légende, ta voix charmeresse continuera à faire battre les cœurs, tournoyer

les navires, car l'homme viendra éternellement se perdre dans ce gouffre qu'on appelle la femme. Pourquoi ? mais parce que c'est dans son sein, dans ses entrailles que sommeille la semence féconde de l'humanité ; c'est parce que seule « elle concevra », que la nature humaine sera toujours impuissante à résister aux charmes de la matière.

« Drachenfels », souvenance d'une race qui n'est plus, que sont devenues tes fières murailles ? la mousse y croît, l'aigle de l'impérialisme n'y construit plus son aire, véritable forteresse de la féodalité germanique ; une hirondelle seule se logera peut-être dans quelque encoignure de vos créneaux.

« Siebengebirge », vous, sept sœurs qui vous donnez la main en regardant le Rhin. Je vous salue tous, héros de la légende, merveilles de nos ballades, incrustées dans nos émaux, dans nos camées.

Vous nous avez bâti un monde d'harmonie ; les peuples peuvent passer avec leurs armées, leurs conquêtes, leurs bannières : le poème et l'art se sont construits un monde à eux et l'esprit des traditions seul ne subira pas la destruction de la matière.

Et l'esprit des ombres, y crois-tu ? demanda un fantôme qui s'était glissé à côté de la statue et vint l'interrompre dans ses doux entretiens avec la fiction : Toi qui crois aux esprits, suis-moi !

En disant ces mots la figure sépulcrale prit le chemin qui se dirige vers la ville. Beethoven la suivit docilement.

Il entendit le sabot du coursier

« Qui passe à cheval au bruit du vent.
» C'est lui, le père et son jeune enfant. »

Il entendit le bruit du rouet de Marguerite :

« Le repos a fui mon cœur blessé. »

Il voit une belle enfant mourante, s'épuisant aux strophes de :

« Connais-tu le pays...
» C'est là que je voudrais vivre ! »

La jeune fille qui redoute le spectre :

« Bien vite, passe, ô mort, éloigne-toi. »

Mais l'impitoyable faucheur, dans une étreinte glaciale, saisit sa blanche main :

« Donne-moi ta main, ô belle et douce enfant.
» Sur toi, d'un œil jaloux je veille,
» Sois sans effroi,
» Chez moi tout cœur si bien sommeille ! »

Beethoven ne put la délivrer de l'étreinte fatale. Il dut marcher et suivre son sinistre compagnon.

Il revit la ville de Bonn. Dans la « Bonnergasse » il aperçut la maison, berceau de son enfance, portant sur sa façade jaunie la date de sa naissance et celle de sa mort. Traversant les rues désertes, troublées parfois par le grincement des castagnettes et le grelot de la Folie, la vision se dirigea vers le cimetière ; là elle s'arrêta devant une tombe et désignant de son doigt osseux un médaillon :

— Le connais-tu ? demanda-t-elle.

— C'est un dieu de la lyre, à ses pieds une femme tenant une couronne dans la main, un rouleau de musique dans l'autre.

— C'est Clara la prêtresse de la muse, l'amante fidèle.

— A gauche un enfant joue du violon.

— C'est un archet de la grande famille artistique qui a creusé la pierre de l'édifice : c'est Joachim.

— A droite une jeune fille qui chante.

— C'est le « Péri », la semence aux perles d'or.

— Ce cygne ? ce médaillon ?

— C'est Schumann ! C'est moi qui ai coupé le fil de ses jours, comme à toi. Je suis l'esprit du néant ; je brise les destinées, je rends l'enfant orphelin, je laisse la femme veuve, je sème la terreur, car je suis le maître suprême de l'humanité.

— Le maître suprême ? J'en connais un autre.

— Dieu, de qui je tiens mes secrets, mais sur terre, je suis le maître unique.

— Tu crois !

— Nomme-moi celui devant lequel ma toute-puissance doit courber la tête.

— « L'Immortalité ! »

A ce mot magnifique et magique, la vision disparut.

Seule la statue reprit le chemin de Bonn et retourna se mettre sur son piédestal de pierre avant que les premières lueurs de l'aube eussent déchiré les ténèbres.

Ainsi marche l'homme grand à travers les tempêtes, car au milieu du rugissement des lions et des tigres du désert, il sait qu'au delà il atteindra victorieusement « la cité des palmes ».

Lorsqu'un enterrement sort de la cathédrale de Bonn et traverse la place pour se rendre au cimetière, la Mort, soumise, humble et résignée, se prosterne devant la statue de l'Immortel et lui dit tout bas :

— « Oui, Beethoven, tu as dit vrai : notre maître » à tous, c'est l'immortalité. »

Cette pièce a obtenu la Palme d'or au Concours littéraire de l'Académie Mont-Réal, à Toulouse, en 1889.

DUCHESSE

Parmi les étoiles théâtrales qui se parèrent du diadème de la noblesse, nous devons mentionner celui de Rosina Stolz. Partie choriste, elle devint chanteuse émérite, comme elle le raconte elle-même ; elle débuta à seize ans à peine, frissonnante de peur dans les coulisses, son professeur Catel la poussa sur la scène au moment où elle devait faire son entrée. « Je n'avais pas chanté deux notes, que j'étais la Stolz ! » aimait-elle à le rappeler. (Redire ici sa carrière serait trop long.) Ce fut une longue suite de triomphes et son nom demeura attaché à l'emploi des rôles qu'elle créa.

Mettre ainsi l'étiquette sur le rôle, prendre une forme, c'était assez témoigner de son autorité !

Anoblie par un prince allemand, elle devint baronne de Stolzenau, lectrice de la cour de Saxe-Cobourg où elle se fit aimer, admirer ; ce titre n'était toutefois qu'un échelon pour franchir les plus hautes destinées et bientôt la comtesse de Ketschendorf ambitionna une couronne de duchesse. C'est dans ces sentiments qu'elle vint en Belgique, lors de la guerre franco-allemande ; elle chercha, mais en vain, à accaparer ce blason ; le duc, qu'elle enveloppait de ses filets, résista ; il y eut là toute une intrigue qui se termina par une affreuse querelle, une défiance profonde. Rosina avait conservé des vestiges de

sa beauté, sa voix avait encore de l'éclat et son esprit de la vivacité et du brillant.

Très acerbe, rancunière jusqu'à la mort, entière et dominante, elle avait, à côté de ses défauts, un cœur toujours accessible au bien ; elle aimait à visiter les crèches, à faire tomber une pluie de dragées et de fondants dans la bouche de l'enfant pauvre, d'habiller leurs petits membres engourdis ; elle avait la piété du spiritisme et professait pour l'ombre de Marie-Antoinette une ferveur qui allait jusqu'au fanatisme. Son style avait de la grâce chatoyante, elle possédait une façon à elle de se faire désirer, vouloir, inviter, « se réservant d'accueillir les compliments de son hôte à la condition que la soupe fut bonne. » C'était surtout la choucroûte qui réalisait son idéal. Tous les festins de la terre ne lui eussent pas valu une bonne choucroûte panachée de saucisses de Francfort. Elle était mère et son fils l'admirait autant qu'il l'aimait, lui envoyant un télégramme de fête en ces termes : « Salut au jour où naquit la grande artiste. »

Le calme étant rentré en Allemagne et en France, elle quitta la Belgique toujours à la recherche de la couronne ambitionnée. Ce que la Belgique et un duc d'origine autrichienne lui avaient refusé, un autre pays et un cœur moins rebelle, moins religieux, plus libre de sa personne et de sa conscience pouvaient le lui offrir. Elle s'en alla en Italie. Là, sous un ciel toujours bleu, dans la ville éternelle, elle épousa le duc de Lusignano de San-Marino (in extremis). Le seigneur italien ne lui laissa donc que son nom, puisqu'il allait rejoindre Marie-Antoinette.

Mais peu importait le veuvage, le titre était acquis, et l'artiste, applaudie à son aurore, devenait dans son crépuscule, Duchesse.

La Duchesse sera depuis longtemps oubliée que la Stolz sera encore debout !

ERNESTINE VAN HASSELT.

HAYDN & BEETHOVEN

C'était encore à l'époque où les princes électeurs se faisaient gloire d'être Mécènes !

Maximilien-Franz, dernier électeur de Cologne, aimait à élire domicile d'été dans le charmant château de Poppelsdorf.

Poppelsdorf était à Bonn ce que Versailles est à Paris : résidence princière dans laquelle on avait réuni tout le luxe de l'époque.

Le règne de Neptune brillait alors dans tout son éclat, les Tritons sonnaient de la conque dans les vastes bassins des jardins et la main humaine exécutait, avec des moules et autres coquillages, des imitations très exactes, telles que des singes, des oiseaux, sphinx et hiboux. Depuis Versailles, Nymphenbourg, Schwetzingen, jusqu'au moindre jardin bourgeois, chacun avait sa grotte, tant ce genre de passion prédominait dans ce temps-là.

De la salle de marbre on apercevait les cimes des « Siebengebirge », les sept montagnes, qui, semblables à sept sœurs jumelles, se tiennent par la main.

Il n'était donc pas étonnant que l'électeur Maximilien-Franz donnât la préférence à un séjour aussi enchanteur ; c'est là qu'il réunissait l'élite de la société, ses ministres, les députés de la chevalerie, le chapitre de la cathédrale, et ses amis : les comtes de Waldeufels et de Fortmeister. La noblesse ne trouvait pas seule accueil au palais de

Poppelsdorf, les savants aussi rencontrèrent dans le prince un protecteur zélé ; c'est par ses efforts qu'un édit impérial proclama l'Académie de Bonn, élevée à la dignité d'Université allemande.

A la nouvelle de cette proclamation qui réjouissait toute une nation, l'archevêque de l'électorat proposa une action de grâce dans la chapelle du château. Dans ce but on réunit tout le personnel vocal afin d'exécuter la Messe solennelle de Sébastien Bach. A l'issue, il y eut promenade générale dans les jardins du domaine et le prince-électeur lui-même, accompagné de Freiherr, von Spiegel, ne dédaigna point de prendre part à la promenade. Sur ces entrefaites, au moment où il franchissait le seuil de la salle d'audience, il rencontre le comte Waldeúfels suivi d'un vieillard.

— Ah ! vous voilà, mon cher comte, exclama le prince ; qui donc m'amenez-vous là ? Mais quoi ? Ces traits je les reconnais : ne nous sommes-nous pas vus à Vienne ? N'est-ce pas vous, Haydn ? mon cher Haydn ?

— En effet, mais comment votre Excellence se souvient-elle encore de moi ? Vous ne m'avez vu qu'une fois chez le prince Esterhazy.

— On ne vous oublie pas lorsqu'on vous a vu et que l'on vous a entendu diriger votre orchestre. Mais quel hasard vous amène ici ?

— J'arrive de l'Angleterre.

— Où le capellmeister vient de remporter un véritable triomphe, ajouta de Waldeufels.

— On a été trop aimable pour moi, dans un pays où l'Angleterre porte encore profondément le deuil de « son » grand Haëndel.

— Son Haëndel ? releva le prince ; j'espère qu'on ne

nous ravira pas l'honneur d'appeler Haëndel « notre ! »

— Assurément non, répliqua Haydn; l'Allemagne a le droit de revendiquer Haëndel comme sien, mais l'Angleterre l'a si bien porté aux nues qu'elle peut hardiment le nommer « son Haëndel ».

— Vraiment ; est-il si fêté là-bas, demande le Freiherr von Spiegel ?

— Oui, dit Haydn, conformément à ses mérites, car Haëndel est le maître des maîtres. Qui pourrait égaler la grandeur de ses conceptions ? Notre bonne Allemagne ne l'apprécie pas encore suffisamment.

— Cela se peut bien, répartit le prince ; mais à quoi cela tient-il ?

— Puis-je parler franchement ?

— Comment donc ! n'y manquez jamais.

— Eh bien, continua le maître viennois, à l'époque où nous vivons il en est des grands maîtres comme des grands bâtiments : on les voit de trop près, on ne peut se faire une juste idée de leur élévation. Quand un siècle a passé entre un génie et les hommes, quand les ruelles étroites sont démolies on se rend compte de la grandeur de l'édifice et de la supériorité de l'immortel.

— Bien parlé, s'écria le prince ; mais pensez-vous que ce soit là le seul motif ?

— Il y en a malheureusement encore un autre, continua Haydn, et celui-ci prend sa source dans l'envie de nos collègues. Dès que la supériorité d'un homme est prouvée, on doit l'étudier, le lire, l'écouter. Or, combien de nullités ou de dénués de compréhension qui en sont incapables. D'autres marchent lentement, mais apprécient surement ; ils ont pris le temps de s'incarner dans ceux qu'ils ont

étudiés. La rivalité et la médiocrité trouvent toujours des âmes basses capables d'encenser, la nullité et la médiocrité ont beaucoup d'amis, le génie n'a que des ennemis.

— Ce que vous dites là est bien vrai, approuva le prince, mais du moins, si vous étiez venu ce matin à la chapelle, vous n'auriez pas à nous accuser de méconnaître un génie allemand.

— J'ai eu le plaisir d'entendre la messe de Bach.

— Avez-vous été content de l'exécution ?

— Si content que je ne saurais, en vérité, assez louer les artistes, les chœurs ont été chantés avec maëstria. Ces chœurs, d'une structure colossale et d'une impulsion qui vous empoigne ! Quel sentiment bien compris dans l'interprétation, le pianissimo mourant jusqu'au moment où le « sanctus » éclate dans toute sa grandeur.

— Vous avez raison, répartit le prince, qui tenait à sa chapelle ; le « Kyrie » n'a pas été moins beau.

— Votre Excellence doit avoir un maître de chapelle « di primo cartello ».

— Vous ferez sa connaissance, ainsi que celle de tout le personnel. Il y a parmi ceux-ci des gens très capables.

— Puis-je vous demander qui a si parfaitement tenu l'orgue ?

— Un certain Beethoven, dit Maximilien-Franz, un tout jeune homme, mais qui a déjà beaucoup de talent. Vous pourriez me faire un grand plaisir pendant votre séjour ici ?

— Excellence, vous n'avez qu'à ordonner.

— Waldeufels vous fera faire connaissance du jeune Beethoven. Examinez et éprouvez le savoir de ce nouvel

adepte de l'art, votre jugement me sera précieux et vous me direz s'il mérite que je m'occupe de son avenir. Voulez-vous vous charger de cette mission.

— De grand cœur !

— Ainsi donc, je compte sur vous ; au revoir, mon bon Haydn, à tantôt ; vous dînerez avec nous, nous parlerons de notre chère Vienne. C'est le ciel qui vous envoie en ce beau jour où nous célébrons un si grand événement scientifique.

En disant ces mots, le prince prit congé du capellmeister.

Le grand symphoniste regarda l'électeur s'éloigner et le suivit de son bon regard.

— Charmant gentilhomme, cœur autrichien, le prince me rappelle tout à fait l'empereur, qui a aussi un bon cœur, dit Haydn en s'adressant au comte Waldeufels ; seulement ce dernier est un peu emporté.

Le diplomate sourit en homme qui veut éviter de s'expliquer sur son prince.

— Si nous allions voir tout de suite près de Beethoven ? dit-il, afin de donner un autre cours à la conversation.

— Volontiers, je ne demande pas mieux. Je suis heureux quand je puis contribuer aux succès d'un homme de talent. Mais, mon cher comte, j'ai un principe que vous devez me permettre d'observer.

— Lequel ?

— Celui de garder l'incognito devant un artiste que l'on me demande de juger : de cette manière je le vois tel qu'il est ; il ne subit pas de gêne et moi je reste impartial.

— Très bien ; allons dans la salle de concert et je parie que vous y trouverez Beethoven au piano et préludant.

de Waldeufels avait raison : Beethoven était dans la salle de concert, seulement, au lieu d'être au piano, il regardait par la fenêtre et semblait en proie à une très méchante humeur.

— Nous avons du mauvais temps, chuchota de Waldeufels, notre ami est là, mais dans une humeur qui ne nous permet pas de rien espérer. Cependant si vous voulez prendre patience, je vais essayer d'un moyen.

Haydn se tint caché au seuil de la salle, le comte seul y pénétra et s'avança vers Beethoven.

— Tiens ! voilà Beethoven, exclama t-il quand il fut près de lui.

L'artiste se retourna lentement ; il avait un air si farouche, si sombre que de Waldeufels s'en effraya.

— Pour l'amour de Dieu, qu'avez-vous ? Vous est il arrivé quelque chose de désagréable ? Êtes-vous malade ?

— Ni l'un ni l'autre, répartit brièvement Beethoven, mais d'un ton si bourru que tout autre que de Waldeufels s'en fut irrité ; toutefois celui-ci connaissait la nature étrange de cet homme extraordinaire ; sans prêter d'attention à sa manière d'être, il s'avança vers le piano, l'ouvrit et le frappa avec son mouchoir.

— Quelle poussière sur cet instrument ! s'écria-t-il, en appuyant son doigt sur une note.

Louis ne broncha pas ; certes, son âme devait être bien absorbée. La Messe de Bach avait-elle donc produit une si profonde impression, ou songeait-il aux douleurs des âmes du purgatoire ? Pensait-il peut-être que lui ne

pourrait jamais lutter avec un tel Titan dans le domaine des harmonies ? Qui eût pu deviner ce qui se passait dans cette âme singulière et tourmentée ?

Le comte fit entendre quelques accords de la Messe de Bach et dit à mi-voix :

— Le piano est faux, on devrait l'accorder..... En disant ces mots, il sortit de la salle, sans fermer l'instrument.

— Eh bien, dit Haydn, vous n'avez pas réussi.

Waldeufels sourit et fit signe au capellmeister de se tenir coi. Le jeune homme s'était retourné à l'audition des accords : un rapprochement s'opérait visiblement entre lui et le clavier.

Tout à coup, un monde idéal se révèle dans l'âme du poète musical, un flot d'harmonie éclate dans sa vibrante sonorité. Beethoven comprit cette voix ; absorbé, il se dirigea vers le piano, sa main se posa sur les touches, les esprits des régions élevées des harmonies se réveillèrent de leur torpeur.

Sébastien Bach marche majestueusement au milieu de ce torrent de voix idéales. Quelle puissance, quelle hardiesse, quelle splendeur dans ces combinaisons !

Haydn et Waldeufels sont dans la contemplation ; c'est bien l'esprit de Bach qui se détache de cette incarnation vivante et il est incontestable qu'un génie supérieur se met au service de la divinité musicale ; cependant, l'âme de Bach s'éclipse peu à peu et la personnalité du virtuose survit seule à cette apothéose.

Qu'est-ce que l'existence solitaire ? semble dire la voix ; qu'est-ce que la poussière humaine si elle ne s'élève jusqu'aux limites de la divinité ?

C'était le dialogue des demandes et des réponses, la plainte exprimée par les modulations et les accords. La succession des harmonies prend un autre cours, le maëstro sérieux, hardi, semble s'écrier : « Lève-toi et marche » vers l'apogée de la gloire, saisis les palmes et les lau- » riers que te donne la main de l'immortel et qu'il a » suspendu pour toi au dela des étoiles. Prends-les, tous » sont à toi ; ne te sens-tu pas une impulsion colossale » d'égaler ce qui est beau, ce qui est grand ? Marche et » compte sur toi, toi, poussière de ce monde, tu franchiras » les limites de la matière, tu atteindras les sommets du » sublime, car tu es prédestiné ! »

Et le chant de triomphe monte toujours de plus en plus sonore ; un lever de soleil qui surgit pendant une nuit sombre et ténébreuse.

Haydn n'y tint plus ; il courut à l'artiste :

— Jeune homme, venez dans mes bras, vous êtes appelé à de hautes destinées !

Ludwig Beethoven se réveilla du songe, ses yeux se fixèrent sur l'étranger.

— C'est notre grand Haydn, lui dit le comte.

— Haydn, Haydn ! s'écria Beethoven, en se précipitant dans les bras du maëstro ; Haydn ! notre grand maître à tous. Oh ! c'est le plus beau jour de ma vie ! !

Et tous deux s'embrassèrent avec effusion, l'adolescent avec le maintien le plus profond de la vénération ; l'homme couronné de gloire à cinquante-deux ans, avec la joie sincère d'avoir trouvé un talent précoce et sublime.

(Extrait des romans historiques d'HÉRIBERT RAU.)

(Traduction.)

UN CHEF-D'ŒUVRE

DANS UNE CRAVATE

A quoi tient un chef-d'œuvre, qui pourrait le dire ?

Un chat bondit sur un clavier, Scarlatti lui crie : « Tu l'as trouvé, Ponto ! » Le rustique matou des gouttières devient le Christophe Colomb de la fugue.

Le vent traverse une forêt, Weber entend les strophes de son « Freischütz », bruissement du feuillage.

Un petit Italien joue du flageolet devant Mozart, celui-ci se lie d'intimité avec son Papagéno. La petite Juliette Giucciardio repousse les hommages de Beethoven, et sa sonate « Clair de lune » vient jeter sa pâle lueur sur les amours du Titan musical.

C'est quelque chose d'étrange que le hasard, sous quelque forme qu'il se présente : nous le voyons parfois grave et rêveur. S'asseyant à notre chevet, pendant nos nuits d'insomnie ; sous les traits d'un cauchemar, il agite notre sommeil : sous les traits du remords, il se glisse dans notre conscience ; parfois, railleur, sournois, il s'empare de notre personne, il règne en despote. Nous essayons de nous soustraire à sa morsure : vaine tentative !

Il n'en fallut pas plus pour inspirer le dieu des harmonies. C'était vers 1807 ; la journée avait été

brûlante. A l'heure du crépuscule, les mouches dansaient encore la ronde dans l'espace, les fils de la vierge tissaient leurs arabesques dans les airs, l'araignée fatiguée rentrait dans sa cloison ; le cri-cri faisait entendre dans l'arbre son cri particulier, les moutons retournaient à l'étable suivis de leur vigilant compagnon, la clochette en si bémol des genisses se mêlait au son de la cloche de l'église ; le pâtre jouait son refrain pastoral et bucolique sur le chalumeau. Couché sur son vieux fauteuil de bois, le grand Beethoven rêvait. Ce rêve était-il le prélude du sommeil ? Cachait-il dans ses plis quelque trouvaille d'un monde harmonique ? Nul ne le savait !

La portée était là, vierge d'occupants. Les cinq lignes réclamaient une population ; la ronde et les blanches eussent fait volontiers gros dos, la noire se fût si volontiers attardée sur l'échelle, si quelque soupir n'eut disputé le terrain à deux sautillantes doubles croches qui s'en revenaient donnant le bras à une croche qui menaçait de tomber en syncope. L'échelle avec ses cinq jalons était là comme un trapèze qui demande un lutteur, et Beethoven dormait ! La fenêtre ouverte laissait de temps en temps entrer quelque grosse mouche-contralto, un bourdon-baryton, une phalène qui venait papillonner autour d'un quinquet : mais tous ces insectes, attendus peut-être dans quelque nid nocturne, ne tardaient pas à battre retraite. Cependant, dans la soirée, il se présenta une visiteuse véritablement agaçante et qui ferait perdre la tête au plus sérieux des hommes. Elle était bien petite pourtant, grande comme un point sur un i ; elle se mit à grimper

toute l'échelle de la portée. Arrivée à la cinquième ligne, elle si vaillante, si sautillante, parut reprendre haleine.

— Tiens, quelle est donc celle-là ? demande un porte-plume glissé dans la chevelure sauvage du grand artiste.

— Tiens, tiens, monsieur, ça fait le fier parce que cela se promène dans la main du grand Beethoven ! Veux-tu parier qu'avec tes grands airs de seigneur, ton cortège de notes au bout du bec, je parviendrai, moi, à faire composer au maître ce que tu ne parviendrais pas à lui inspirer ?

— Ce serait plaisant, dit le porte-plume. Voyez-vous, la belle, ne vous y fiez pas. Savez-vous que j'ai du sang de « Pésaro » dans les veines ? Oui, mon amie, ne vous frottez pas à celle qui donna le jour à « Fidelio ». Il y a cinq ans déjà que j'ai fait la cour à « Adélaïde » ; et vous, petite sotte, vous prétendez m'en imposer ! Allez, la gamine, allez sauter ailleurs !

— Dans votre encrier peut-être, monsieur le moraliste ! Eh ! ma foi ! on n'en mourrait pas ; c'est pas amusant le plongeon, non, c'est vrai, mais comme l'idée est assez originale, j'ose l'éditer.

Aussitôt dit, aussitôt fait : la pauvrette fait un bond et la voilà dans un lac noir ; mais par un sentiment de conservation bien naturel, elle prit son élan et se laissa choir sur la portée à la suite de la clef de sol qui ouvre sa porte à deux battants à sa fantaisie ; on la voit trotter de sol en sol, cela dure quasi trois mesures, elle monte vers un si bémol pour faire une enjambée sur un fa dièze qui dégringole sur un fa

naturel, pour revenir au do d'en dessous, mais le do descend rapidement sur quatre mi qui font place à trois fa, une noire suivie de deux cadettes, les croches ; les sol conduisent au si bémol qui se rejette sur un sol, lequel bondit sur un ré, redescend l'échelle jusqu'au sol qui se refaufile sur un si bémol suivi de trois la, retournant au terrible sol, lequel en veut au si ; cette fois il refuse d'être bémol, se montre bécarre, dépouillé d'artifice et donne à la composition une modalité mineure.

Pendant les évolutions de l'insecte, Beethoven dormait toujours et le porte-plume, fatigué de son immobilité d'une part, désireux de se venger de la railleuse de l'autre, saute sur l'écritoire, mais la belle avait disparu et le bec d'acier eut beau chercher à la découvrir, il n'y put parvenir.

Peu d'instants après ce défi, l'artiste se réveilla en sursaut et d'une main fiévreuse il la porta à sa cravate, il en défit le nœud fantastique, renoua, agita en tous sens le tissu, se montra de très mauvaise humeur et, sous l'empire d'un agacement qu'il ne pouvait s'expliquer, il empoigna le porte-plume et le força à reparcourir la même route que l'insecte. Le bec de la plume se mit en colère et s'embourba dans l'encrier ; c'est égal, si grossiers que fussent les caractères, la plume dut, bon gré, mal gré, marcher droit et refaire le même parcours.

La strophe musicale écrite, l'artiste jeta la main dans le creux de son habit : « Je la tiens ! » s'écria-t-il.

L'œuvre de vengeance fut accomplie, l'insecte écrasé vint tomber au pied de l'échelle qu'il venait de gravir

et le porte-plume, devant son cadavre lui composa une odyssée :

« Il fut un roi naguère :
» Un roi d'une puce épris,
» Et rien pour lui sur terre
» Jamais n'eut autant de prix
» Au monstre, gros compère,
» Suivant l'histoire, un jour,
» Le roi charmé fit faire
» Un riche habit de cour,
» Brodé, couvert d'hermine.
» Qu'il est superbe ainsi !
» Maint rubans sur sa poitrine
» Et mainte croix aussi.
» Il est bientôt ministre.
» Voilà que depuis ce jour,
» Cousins et frères du cuistre
» S'installent à la cour.
» Dés lors seigneurs et dames
» Ils piquent tous, ma foi !
» La Reine et surtout ses femmes,
» Peut-être aussi le roi.
» Chacun, ô fait unique !
» Se gratte, mais se tait.
» La puce qui me pique,
» Moi, je vous l'écrase net.

On dit que depuis cette époque les puces se sont multipliées comme les sables du désert ; elles piquent toujours, mais dans ce siècle elles ne peuvent plus se piquer d'être illustrées par un Gœthe et chantées par un Beethoven. Les puces courent encore les rues et les... corsages, mais elles n'ont plus la chance d'échouer dans la cravate d'un grand maître !

UNE EXISTENCE INTERROMPUE

(SCÈNES DE CONCOURS)

CÉCILE LA PIANISTE

I

Le jour des grandes émotions était arrivé ; un frisson de panique et de fièvre parcourait la salle ; cinq jeunes filles, vêtues de blanc, les cheveux flottants, la robe garnie de roses et de bleu, attendaient anxieusement, le moment qui allait décider de leur avenir musical.

Elles entouraient leur illustre maître ; elles le pressaient de questions, elles l'interrogeaient avides de jouir de ses conseils et de ses encouragements.

— « Voyons mes enfants, soyez calmes ; vous avez » toutes du talent : vous aurais-je préparées au concours » si vous n'aviez pas été capables de le subir ? La » répétition générale a été bonne. Jouez toutes comme » hier, ce sera parfait... »

Pendant que le professeur tenait ce bienveillant langage à ses élèves, le public se pressait nombreux dans la vaste salle du Conservatoire. Au pied de l'estrade un essaim de fillettes avait envahi le premier banc.

— « As-tu vu comme Cécile était pâle » ? commença la jeune Louisa.

— » Oui, mais elle a si peur, répondit une petite » Polonaise nommée Frania.

— » Quelle idée de concourir quand on n'a que » seize ans ! fit Marie.

— » Il n'y a pas trois ans qu'elle est au Conser- » vatoire, ajouta Marguerite.

— » Oh ! cela ne dit rien, ajouta malicieusement la » petite Frania ; ma cousine Emilie m'a dit qu'elle » était la plus avancée de la classe.

— » Par exemple ! riposta Marie ; et Adrienne donc » Comme elle joue les octaves et les trémolos ! comme » elle fait de l'effet ! Cécile a un jeu bien faible à » côté du sien.

— » Faible tant que tu voudras, reprit Frania ; » elle ne frappe pas, c'est vrai, mais comme c'est net. »

Un chut violent, la sonnette du jury vint clore ce bavardage.

II

Le morceau du concours était le « concerto en sol mineur » de Mendelsohn. Une jeune fille, vêtue de rose, à l'air dégagé, au pas ferme, s'approcha de l'instrument. Elle s'inclina profondément devant la loge du jury et salua le public.

— « Comme elle est bien mise, Adrienne ! » exclamèrent toutes les fillettes.

Le jeu d'Adrienne était, certes, éblouissant de brio; elle était sûre d'elle-même, cela se voyait, cela s'entendait. Aussi l'œuvre du maître fut-elle exécutée avec

un « brillant » remarquable ; la phrase manquait quelque peu de poésie ; l'andante parut une page ennuyeuse à la foule dilettantiste ; le finale fut emporté d'assaut ; une toccato d'Auguste Dupont, comme second morceau, vint mettre en évidence une fois de plus la fermeté d'un poignet d'acier. C'était le « diable au corps » que ce talent, un diable qui frappait quelquefois faux, mais c'est égal : il y avait là-dedans un feu, un entraînement, un « un allegro vivace » qui vous forçait à crier « bravo ! »

— « Bien joué, exclama Marie. Je doute qu'Emilie que voilà, fasse mieux. »

Emilie s'avançait effectivement, avec toute la modestie d'une jeune artiste qui ne croira à son triomphe que lorsqu'il aura été proclamé.

Le morceau de Mendelsohn fut exécuté avec une précision toute germanique. Une sonate de Beethoven donna du relief à ce talent éminemment soigné ; les applaudissements furent moins prodigués, mais un murmure flatteur, sorti des bouches autorisées, témoignait qu'Emilie pouvait désormais porter la tête haute.

Le banc des gamines s'agitait à chaque entr'acte;

— « Regarde comme Angeline est pâle ! « exclama Marguerite.

— « Oui, mais elle est brave tout de même ! » répartit Louisa.

Angeline avait une physionomie des plus intéressantes ; svelte, élégante, son visage d'une pâleur nacrée faisait mieux ressortir l'expression intelligente de ses grands yeux noirs.

Elle concourut avec aisance, son mécanisme avait

de la vigueur, sa phrase était colorée ; on la nommait, dans la classe, la « Piocheuse ! » Sa Polonaise, de Chopin, trouva sa récompense dans un applaudissement unanime et prolongé. Puis ce fut au tour de Zoé. Celle-ci était une jolie petite personne ; douée de l'audace d'un talent assis. Son concerto avait une véritable maëstria, et le final enleva son public.

Dans une Rapsodie hongroise de Liszt, elle montra une virtuosité qui souleva l'auditoire.

III

Il restait encore une cinquième et dernière concurrente.

Un sourire d'ironie chez les uns, d'intérêt chez les autres, accueillit l'entrée de la jeune fille dans l'arène.

La pauvre petite tremblait de tous ses membres, une rougeur fiévreuse colorait son visage enfantin, sa robe de première communion, âgée de trois ans déjà, était étriquée au point d'enlever une certaine liberté à ses mouvements. Elle avait tant grandi pendant son adolescence, la jeune Cécile, que ses jupons courts lui donnaient l'air d'une enfant de dix à onze ans. Craintive, elle s'assit au piano. Son maître lui cria :

— « Ayez courage, petite ! »

— « Pauvre Cécile ! Si elle n'a rien, elle sera battue par sa mère, » soupira Frania.

— « C'est un triste ménage ; une veuve avec neuf « enfants, dont Cécile est l'aînée », ajouta Louisa.

— « Sa mère la mène rudement, allez ! C'est une

» vraie marâtre que cette femme, dit Marguerite. Elle » compte que Cécile va devenir pour elle un pactole. » Eh bien ! Dieu merci ! »

L'orchestre entonna ses premiers accords.

Etait-ce sous l'empire de l'enthousiasme musical ? Cécile s'isola-t-elle au point d'oublier la présence des regards qui l'avaient terrifiée ?

Je ne sais, mais elle n'avait pas joué dix notes que le public comprit que cette « petite fille » était une véritable artiste.

La poésie du talent d'Emilie, la virtuosité de Zoé semblaient s'être fondues ensemble, et cet alliage artistique constituait la grâce de Cécile. Ses « pianissimo » possédaient le souffle caressant de l'aile d'un oiseau frôlant le clavier. Ses gammes « réalisaient des colliers de perles d'une finesse extrême. Ses « octaves » avaient de l'éclat sans violence ; son « trille » la légèreté d'un papillon ; son « staccato » était d'un « spirituel » ravissant.

Après avoir interprété le chef-d'œuvre du maître Berlinois, ce fut au tour de Schumann. Dans la « Berceuse », c'était véritablement l'amour d'une mère qui endormait son enfant, et l'on se demandait si l'on entendait une jeune fille au chevet de son piano, ou une mère au chevet d'un berceau. L'enfant endormi, il eut un rêve, « un rêve d'enfant », quelque chose de si doux, de si insaisissable que cette vision, toute céleste, vous conduisait dans le domaine de l'idéal.

Mais bientôt la jeune fille reparut, et son « Pourquoi » interrogea l'avenir, comme si elle eût voulu pressentir la destinée que lui réservait le sort...

Cécile quitta le piano et alla rejoindre ses quatre compagnes.

Pendant que nos cinq concurrentes, anxieuses attendaient le résultat de la décision, le jury délibérait.

Le débat fut long. Après vingt minutes qui paruren des siècles, la sonnette du président fit entendre un joyeux tintement. Le secrétaire, d'une voix solennelle, proclama le résultat suivant :

« A l'unanimité des voix, le jury a trouvé qu'il y » avait lieu de décerner un premier prix avec grande » distinction à Mademoiselle Cécile.

» Trois seconds prix, ex æquo, à Mesdemoiselles Zoé, Angeline et Emilie. L'accessit est décerné à Mlle Adrienne. »

Une salve de bravos accueillit le verdict. Cécile était rayonnante de bonheur. Zoé, Angeline, Emilie parurent satisfaites de leur lot et serraient cordialement la main à l'heureuse élue. Adrienne seule, la tête basse, l'air boudeur, vint recevoir son accessit ; sans mot dire elle s'enfuit vers le fiacre qui l'attendait à la porte.

Un mois plus tard, elle se revêtit encore d'une robe blanche, mais la soie avait remplacé la mousseline ; la concurrente était devenue une mariée. Zoé et Angeline s'en allèrent à Paris continuer leurs études ; Emilie, après un mois de vacances chez un oncle d'Allemagne, venait se remettre sur les bancs de l'école, visant à un premier prix.

IV

Cécile, fixée au logis, chercha à se faire une clientèle d'élèves; elle parvint à en avoir six à deux francs

l'heure ; cela lui rapportait douze francs par semaine, le pactole dans cette famille.

Elle continua à étudier cinq ou six heures journellement, dans une chambre sans feu. Sa mère exigea qu'elle vaquât aux soins du ménage ; le matin, le balai en main, la maison lui devait son ordre parfait ; elle débarbouillait les bébés, elle gagnait sa vie, et elle n'avait pas seize ans !

L'hiver commença rudement. Cécile avait un rhume qui menaçait de prendre un mauvais caractère. « Qu'est-ce qu'un rhume ? répétait sa mère, cela passera ! » La jeune fille continuait à travailler sans avoir le loisir et la permission de se soigner.

Le jour de la Toussaint, un mélomane de province vint faire une visite au locataire du premier. Celui-ci, officier en retraite, avait toujours porté un grand intérêt à la courageuse musicienne. Il la fit appeler et la présenta au visiteur. Mon enfant, je vous présente à M. X., un mécène qui ne peut manquer de s'intéresser à vous. »

— « Jouez-lui donc une partie de votre Concerto et votre « Pourquoi » de Schumann. »

La jeune fille obéit..; l'auditeur l'écouta religieusement, sans mot dire. Au moment de se retirer, il lui prit la main :

— « Mademoiselle, vous êtes véritablement une artiste. Le 22 novembre, nous organiserons un beau concert en notre petite ville. Voulez-vous y jouer ? »

La jeune fille bondit de joie ; c'était son premier concert !

— « Nous ne sommes pas très riches, continua le mécène ; vous n'aurez que deux cents francs, mais votre

réputation sera faite. A propos, votre nom ? »

— « Cécile. »

— « Cécile ! mais c'est parfait qu'une Cécile qui joue pour la Sainte-Cécile ! N'auriez-vous pas, ajouta-t-il, une amie qui pût jouer avec vous les « Variations de Schumann » à deux pianos ? »

— « Si, exclama Cécile, mon amie Emilie les joue généralement avec moi. »

V

Le lundi suivant, Cécile et Emilie s'extasiaient devant un programme portant leurs noms. La robe de première communion fut mise à la lessive ; Cécile étudia avec une ardeur sans pareille et présida aux arrangements de sa pauvre toilette.

Le 15, elle fut prise d'une fièvre qui l'obligea de se coucher. Le 18, la toux prit des proportions alarmantes, la jeune fille vomit du sang.

Les « Variations de Schumann » durent être supprimées du programme, et Emilie se rendit seule dans la ville qui attendait sa compagne avec tant d'impatience...

Le 22, à huit heures du soir, la salle de concert était resplendissante de lumière. Emilie parut sur l'estrade. La poésie de son talent subissait une sorte d'émotion ; elle pensait à sa pauvre amie absente et malade. Le comité organisateur remit à la jeune pianiste une superbe couronne de lauriers ; un nœud de satin blanc frangé d'or portait le nom d'Emilie.

Le lendemain Emilie, avant de rentrer chez elle, courut chez la pauvre poitrinaire pour l'embrasser et lui parler du concert. Hélas ! Cécile venait d'expirer. Le ciel avait convié à son banquet musical et céleste la jeune artiste, elle s'en était allée jouer, avec Ste-Cécile, les « Variations de Schumann ».

LE FIACRE DE LA MUSE

(PRIX DE ROME)

A sept ans, il trotte gentiment dans une « chacone » traînée par des chèvres, dans un menuet en pomponette attelée à des poneys ; sous les auspices de Polichinelle, Guignol lui chante : « Au clair de la lune » ; l'orgue de Barbarie jette à l'oreille les sons nasillards d'Arlequin, le « Carnaval de Venise » il donnerait gros pour posséder l'harmonica du coin de la rue Richelieu ; il a une épinette qui sert de table à dîner à la famille ; l'ivoire est devenu de l'os ridé ; une bougie ou plutôt une chandelle a laissé couler ses larmes huileuses sur son acajou déformé et dépoli.

A 11 ans, on le voit avec de gros livres sous le bras s'en allant chaque matin s'installer sur le siège d'un Erard, d'un Pleyel ou d'un Herz.

Quatre à cinq cents gammes majeures et mineures lui passent par les mains ; la série chromatique défile son chapelet constellé de doubles dièzes et de doubles bémols. Il élargit d'un centimètre par jour la peau du gant de son tissu humain ; s'il continue, il prendra bientôt deux octaves ; il saisit l'accord avec audace, trille du pouce et du troisième à en perdre haleine, passe du triolet aux arpèges, du staccato au legato, du « gradus ad parnassum » de Clémenti au clavier bien tempéré de Bach,

trouve Mozart bien enfant, Wagner incompris de son siècle, Beethoven à sa hauteur, Haëndel à sa conception, Liszt lui va comme un gant, il s'en chausse à juste pointure, son maître est un phénix, ses compagnons des « petits » qui marcheront avec le temps. Son pied atteint la pédale et ses souliers Molière y useront leurs semelles.

A quinze ans il vous demandera à quelle école vous appartenez; il vous regardera avec protection, le lorgnon sur le nez ou le pince-nez bien planté sur son appendice. Il montera sur une estrade, saluera d'un mouvement raide, parcourra le clavier comme un cheval de course, grimpera le mât de cocagne, y attrapera la couronne de lauriers avec laquelle il compte cuire ses prochains potages, heureux, hélas ! s'il en recueille, de ci de là, un « bouillon Duval », sans Liebig ! Il reviendra chargé de palmes, dans la mansarde on fera un festin, on boira du champagne, on donnera une sérénade au héros du jour.

A vingt ans, il se laissera enfermer dans une cellule, son imagination voltigera dans les délices des harmonies, il trouvera la pierre philosophale ; sorti de loge, il sera acclamé, saluera d'un regard timide et rougissant la fauvette du quatrième qui a égréné son chapelet en « Ave Maria » pour lui ; il prendra le train pour Rome, allant s'inspirer chez Michel-Ange, le Titien et Corregio ; il ira étudier le « barcarolle » sur les gondoles de Venise par un clair de lune : il visitera la Scala, il vivra dans un modeste réduit.

Au bout de trois ans, il reviendra chargé de ses vingt-trois printemps et d'un chef-d'œuvre. Il ira trouver les directeurs de théâtre qui lui taperont sur l'épaule

en lui disant : « Vous avez de l'avenir, mon enfant, travaillez ! » — « Travailler pour qui ? pour les rats ? » — « Non, pour l'avenir. Vous irez loin ? »

Que loin est vrai et si loin qu'un jour il jettera sa plume dans la rouille, mettra une annonce dans un journal, courra de maison en maison, usera ses oreilles à l'audition des sept notes mutilées ; il gagnera deux francs par jour lorsque les lilas chassent les Parisiens dans leurs cottages ; l'hiver, cela ira mieux, mais le bois lui mangera ses bénéfices ; il couchera sur son grabat, sous sa couverture pour réchauffer ses membres glacés.

Ainsi marchera la vie jusqu'à 70 ans, époque à laquelle il aura usé beaucoup de bottes, où ses poumons se seront usés à compter. Il sera cassé, vieux, inerte, il mourra à la peine !

Paix à ses cendres !

Inclinez-vous devant ce cercueil et dites-vous que ce fiacre à l'heure, cet artiste qui a été « loin », ne fut qu'un professeur de piano. Il a passé sur cette terre ou sur les claviers pour y semer du tabac et recueillir des épines.

LES INFERNAUX DU PIANO

(VARIÉTÉ-IMPROMPTU)

LE SALON DE LA COMTESSE

On allumait la quatre-vingt-seizième bougie au lustre de Mme la comtesse, lorsque Mme de Grandgenre fit son entrée, accompagnée de son trio de jeunes filles.

Mlle Olivia est brune, mignonne, vouée au bleu ; elle joue délicieusement Chopin, car elle ne comprend que cela, et plâne dans les nuages d'un perpétuel nocturne ; parfois elle redescend sur la terre et chante langoureusement une ballade qui devrait émouvoir un cœur haut placé. Sa mère la met sur piédestal ; vingt fois par jour, elle prône les paillettes qui s'échappent des doigts maigres de la jeune fille, lorsqu'une valse ou une mazurka, toujours de Chopin, accentue au clavier ses crispations nerveuses.

Urbénie, la seconde, chante ; elle a la spécialité des berceuses.

Floreska, la troisième, n'est ni chanteuse, ni virtuose ; elle est compositeur. On ne peut guère dire qu'elle appartient à telle ou telle école, non ; elle a son originalité ! Son professeur d'harmonie a été congédié parce qu'il ne lui donnait pas les licences que l'on doit accorder aux natures prime-sautières.

Les trois jeunes filles et la mère ont à peine pris place sur les fauteuils de velours grenat que la baronne von Freinmignichtmehrhausen entre, suivie de sa petite fille, une enfant-prodige qui variationne « Au clair de la lune », et de sa nièce qui ne chante que les « lieder »... Les chanter ? quelle profanation. Elle les soupire ! et dans un « dolce canto doloroso » elle met tout un salon en larmes.

C'est au bruit de ces sanglots mal éteints que le violon de M. Delmiocaro entre en campagne dans les régions éthérées du pianissimo.

Les invités du jeudi se composent généralement des sus-nommés et de mistress Newbasket, prima-donna anglaise qui miaule un peu tous les oratorios, tous les opéras, mais qui excelle surtout dans « Robert, Robert, toi que j'aime » ; ajoutons que mistress touche à la cinquantaine, malgré son chignon blond cendré qui accuse vingt printemps. Hélas ! jamais nul « Robert » n'a répondu au cri de son cœur.

Ce soir-là, la baronne germanique, cousine au quatorzième degré de Guillaume le Conquérant, entreprend l'Anglaise, comme étant la seule personne de l'assistance à laquelle elle puisse faire ses confidences.

— Tenez, miss, je ne puis vous dire à quel point j'exècre la voix nasillarde de cette petite Urbénie de Grandgenre ! L'avez-vous entendue chanter « Dormez donc, mes jeunes amours ? »

— Oh ! je ne savais pas, « moa dormais », je crois, quand elle chantait.

— Je le crois bien, on s'endormirait à moins ; et vous, une véritable artiste, cela doit vous donner sur les nerfs.

Pendant ce dialogue, Mme de Grandgenre s'approcha de miss, qui, en vertu des dîners qu'elle lui offre chaque semaine, se hâte de lui jeter au visage une bouffée d'encens.

— Adorable, mam'selle Olivia dans « cette » nocturne ! Délicieuse, miss Urbénie dans « son » chanson ! Splendide, miss Floreska dans « son » création ! Very fine, beautifull, handsome, pretty, very, very, very !

— Bien aimable de votre part, mais je comprends votre appréciation ; vous, élevée dans une sphère purement artistique ; vous l'auditrice zélée du « Messie », la divine interprète de Haëndel, ce génie que les Anglais ont le droit de ravir à l'Allemagne. Habituée à vous délecter aux sources musicales de « Covent Garden » et de « Cristal Palace », vous pouvez mieux que....

Pour comble de malheur la comtesse vint mettre fin à cette avalanche de compliments qui eût pu faire rougir miss, si tant est que le teint cramoisi de l'Anglaise eût pu rougir encore.

Or, ce soir-là, la comtesse annonça qu'à dix heures sonnant M. Winocaroly, pianiste des Majestés de Saxe et de Bavière et de toutes les principautés connues, se proposait de venir se faire entendre. Toutefois, il n'avait pas affirmé qu'il jouerait, mais la maîtresse du logis avait loué un piano à queue, d'Erard. Il était donc probable que l'artiste ne résisterait pas aux sollicitations, tout le clan des pianistes s'inclinant devant la volonté suprême de la douairière.

Le Conservatoire fournissait annuellement pâture à son appétit musical. Il lui arrivait de dormir pendant le défilé. Toutefois on n'eut pu se dispenser de dérouler

devant elle les colliers de perles dont chaque virtuose pouvait disposer.

Tout le monde sait que le blason opère un indiscutable prestige sur bon nombre de roturiers ou de gens qui s'imaginent avoir eu un ancêtre aux croisades. Or, le pianiste qui allait se rendre à l'invitation du billet parfumé ne pouvait manquer de subir la loi commune.

Précédé d'une réputation européenne, l'effet devait être énorme, et le pauvre piano, qui supportait déjà la torture du fretin, se demandait s'il allait être écrasé sous l'étreinte d'un poignet de fer ou caressé par une main étique et malingre.

Enfin M. Winocaroly parut à la porte du salon.

C'était un homme qui frisait la quarantaine, avec de longs cheveux dont une mèche s'obstinait à voiler de grands yeux noirs.

Sa tenue était correcte, son air blasé ; dans sa main gauche gantée il tenait son gant droit.

La multitude des jeunes filles le dévisageait, de la tête aux pieds. Il supporta sans broncher cet examen féminin et se frisa la moustache en homme habitué aux succès.

La comtesse du faubourg St-Germain, qui se piquait d'honneur d'être Mécène, s'approcha de l'illustre Hongrois :

— Enchantée, cher maître, de vous voir. Nous vous attendions avec une impatience mal dissimulée. Vous aimez à vous faire attendre ; il est presque onze heures !

— Je vous l'ai dit, madame : j'ai dû donner mon avis à une répétition.

— Il ne dit pas madame la comtesse, chuchota Olivia !

— Tais-toi, lui souffla la nièce de la baronne. Est-ce que ces gens-là ont de l'éducation? On ne sait pas d'où cela sort !

— Mesdames, je vous présente le roi des pianistes modernes, dit la douairière en présentant son héros.

— Je n'aime pas les rois, interrompit l'ingrat, tandis que la baronne ne put s'empêcher de faire une grimace.

— Nous aurons le plaisir de vous entendre? continua la comtesse d'un ton qui ne supporte pas de réplique.

— Je ne sais, je ne suis pas dans mon assiette !

— Voilà ce que l'on appelle mettre les pieds dans le plat, exclama Mme de Grandgenre, qui par sa réflexion ne sortait pas du domaine de la vaisselle.

— Jouez-nous un « petit quelque chose » demanda doucement l'Anglaise ?

— Il n'y a pas de petit quelque chose en musique, Milady; il y a des pas grand chose comme talent mais le répertoire ne se compose pas de choses.

— Un peu de Chopin, dit avec affectation la baronne sous le regard terrifiant de la mère d'Olivia.

— Oui, un nocturne, ajouta la comtesse.

— Un nocturne, Madame, c'est trop grisaille pour commencer.

— Une valse! intervint le violoniste, qui s'était mis dans une sonate à cause de son accompagnatrice Mlle Olivia.

— Une valse? on finit par une valse !

— Une ballade, s'écria M. d'Azurelli, le flûtiste.

— Une ballade ! vous n'y songez pas, il me faut

un clair de lune pour la Ballade et ce soir il pleut à torrents.

— S'il faut de la pluie, Floreska en a créé une qui surpasse la « Pluie de perles d'Osborne » exclama Mme de Grandgenre.

— Mademoiselle compose donc ? demanda le pianiste.

— Oui, Monsieur, ma fille en composant suit l'instinct de son inspiration ; c'est une nature, voyez-vous, une nature !

— Morte, ricana la baronne, dont la fillette était en perpétuel état de rivalité avec la jeune Française.

— Si Mademoiselle nous jouait de ses œuvres, hasarda M. Winocaroly.

— Inutile, insista la comtesse, nous avons Mademoiselle chaque samedi, tandis que vous....

— Une ouverture ? pria la jeune Floreska toute décontenancée.

— Une ouverture ! cela ne se joue pas par un instrument, il faut un orchestre.

— Du Beethoven ?

— Beethoven demande une préparation d'auditeurs.

— Du Mozart alors ?

— Mozart est bien simple.

— Liszt ?

— Liszt exige qu'on ait chauffé son clavier.

— Mais enfin, Monsieur, si vous ne voulez pas jouer, pourquoi m'avez-vous fait louer un Erard ?

— Vous ne m'aviez pas dit, Madame, qu'il y aurait du monde.

— Vous êtes donc très sauvage ? Eh bien, venez demain, je vous recevrai en petit comité, nous ne serons que

trois; cependant, mieux vaut attendre la fin de la soirée : Mme de Grandgenre ne se retire pas tard, la baronne est esclave de son équipage qui arrive à onze heures sonnant. Le monde parti, nous resterons à deux ou trois.

— Mlle Olivia, au piano, s'il vous plaît !

— Excusez ma fille, dit Mme de Grandgenre, elle s'est piqué le doigt et a oublié son Chopin.

— Miss, chantez-nous une romance !

— Oh bien, very pardon, moa un rhume et sais pas chanter mon « Robert » !

— Et Mlle Floreska ?

— Madame la comtesse, je ne puis rien vous donner ce soir, je compose une ouverture à grand orchestre qui m'absorbe tout à fait.

— Et vous, fillette ?

La petite Allemande jeta un coup d'œil interrogateur vers sa grand'mère; celle-ci lui enjoignit l'ordre de se mettre au piano.

L'enfant-prodige de 14 ans s'escrima dans la rapsodie n° 2 de Liszt; à mi-chemin, épuisé, son poignet céda et pour venir à son secours on courut à la pharmacie afin de se procurer de l'arnica.

— Il ne pouvait en être autrement, s'écria Mme de Grandgenre, au comble de la satisfaction, cette gamine joue de la musique trop difficile; du reste, on n'exhibe pas des enfants de cet âge-là, à moins que... Oh ! mon Olivia, à cet âge déjà, jouait-elle ce Chopin !

— La voiture de Mme la baronne est là, cria un domestique en livrée.

— Puisque ce « Monsieur » ne joue pas, car le

voilà depuis vingt minutes à préluder. allons-nous-en, mes enfants, dit d'un ton vexé Mme de Grandgenre.

Ce contingent de sept personnes disparu, la comtesse renouvela à l'artiste l'ordre de jouer. Celui-ci se recueilla un instant, puis répond :

— Impossible, Madame ! Si vous aviez invité du monde, je ne dis pas, mais....

Par bonheur, un plateau renversé vint distraire la dame du logis et l'artiste en profita pour prendre congé.

Le piano fit entendre un amer éclat de rire.

— Destinée étrange que la mienne, murmura l'instrument : être la proie des originaux ! Massacré par les pianistes de bas-étage, livré sans merci au steeple-chase de ceux-ci, et quand un véritable artiste daigne me regarder, je suis encore exposé à ses lubies, à ses caprices.

La 96me bougie s'éteignit en versant des larmes de cire sur l'Erard si profondément misanthrope et désillusionné.

LE LAURIER FANTÔME

(WIENIAWSKI)

Le triomphe a ses heures de cauchemar, la gloire est souvent tyrannique, l'inspiration devient parfois une massue qui écrase l'artiste.

Ce fut là, hélas ! le sort de certaine valse sortie d'un portefeuille polonais, véritable fantôme qui harcelait le musicien sous mille voix diverses.

Les quadruples croches arrivent d'abord en fusées jusqu'à ce qu'un trait vertigineux vienne échouer sur trois accords qui lèvent le rideau; alors apparaît cette charmante vision, « La Valse ». Elle dessine hardiment son caractère, svelte et élégante; on la voit se lancer dans le tourbillon et puis, avec une coquetterie de jeune fille, elle répète « pianissimo et staccato » le motif comme pour en égrener le chapelet de perles; mais résolue, elle aborde un thème plus viril, avec une légère hésitation cependant suivie d'une réponse. De plus belle, elle se balance gracieusement sur deux notes et revient à ses contours primitifs; cette fois l'amour s'en mêle : ne s'avise-t-on pas de conter fleurette à son amoureux, puis elle s'anime, s'échauffe, exalte sa passion pour retomber dans un « piano » rêveur. C'est alors qu'elle entre dans le boudoir des double-dièzes; descendant par des accords, elle retourne à ses instincts de sirène, se

complique, s'exténue dans son labyrinthe diézé, mais, fidèle à son premier mouvement, elle reprend son premier motif et lui donne la largesse et la reprise en octave. Finalement, elle se hâte de terminer son odyssée par un accord vigoureux de ré bémol. Comme bien on le conçoit, cette gracieuse enfant de dix-huit printemps ne tarde pas à charmer bien des cœurs, à tourner bien des têtes, aussi le père dut-il souvent la présenter au public.

« Joue ta valse ! » lui criait-on dans les salons de Pétersbourg, de Moscou, de Cracovie et de Varsovie.

« Joue ta valse ! » lui disaient les artistes Essipoff, Rubinstein, Jaëll.

« Joue ta valse ! » lui hurlait le vent.

« Joue ta valse ! » lui criait à l'oreille l'impitoyable cauchemar.

Cet éternel « Joue ta valse ! » le suivait partout.

Enfin, il quitta l'Europe pour le Nouveau-Monde, et dans les salons de New-York il crut échapper au tyran.

Hélas ! cette valse furieuse avait traversé l'Océan ; on la voyait trôner sur les Broadwood américains, sur les Erard des Yankees.

L'artiste se rendit en Chine ; là, au moins, les Mandarins à la large face bouffie le laisseraient en paix. Erreur ! l'impitoyable vagabonde avait pénétré dans la tour de porcelaine, souriant à une tasse de thé du Japon.

Ce « Joue ta valse ! » ne lui permettait plus de dormir. Les nègres allaient-ils l'assommer à coups formidables de tam-tam ? Oui, là aussi la gamine avait élu son domicile sous le parasol des palmiers, au pied de

l'Atlas, et rien ne prouve qu'elle n'a pas envahi les contrées sablonneuses du désert en présence du « Réveil du lion » de cet autre enfant de la Pologne : « Réveil du lion », de Koutski.

L'artiste rentra en Europe comblé de lauriers, parmi lesquels ceux de son impitoyable fantôme, et lorsqu'il arrivera à l'heure de son apothéose, les diables de l'enfer, les anges du paradis, lui répéteront cette terrible phrase : « Joue ta valse ! », clairon du jugement dernier qui prouve que les lauriers sont parfois des fantômes, tandis que les fantômes ne sont jamais des lauriers.

Si vous voulez connaître ce charmant fantôme, feuilletez cette valse en ré bémol, et si vous l'entendez jouer par son auteur auquel on a fait le reproche de la jouer trop vite, vous lui crierez avec tous les sauvages civilisés : « Joue ta valse » et vous lui jetterez du laurier au risque de le mettre en présence de son fantôme. Enfant de véritable race polonaise que cette valse ; plus d'une jolie main ornée de la bague de fiancée se la mettra dans les doigts, elle fera tant de conquêtes de par le monde qu'elle aura bien de la peine à rester célibataire aussi longtemps que son auteur. Aujourd'hui qu'il est entré dans la grande confrérie, il joue encore sa valse, au son de laquelle sa fillette esquisse ses premiers pas. A son tour elle balbutie la phrase : « Papa, joue ta valse ! »

LA MUSIQUE CHEZ LES SLAVES

PAR SACHER MASOCH

Au milieu des premières mélodies rêveuses qui résonnèrent à mon oreille d'enfant, je vois encore la figure de madone d'une femme, la tête enveloppée d'un mouchoir, un collier de corail au cou et chaussée de bottines rouges.

Cette femme fut ma nourrice, une paysanne de la petite Russie, des environs de Lemberg, et la chanson qu'elle me chantait fut la « Ballade des Paysans », de Chrypéu. Elle ne se borna point à celle-ci; assise sur ses genoux ou couchée dans le sable à ses pieds, elle me défila tout le chapelet des chansons populaires de la petite Russie, et leur souvenir m'est resté, empreint d'une poésie que nul poète ou compositeur n'eût pu éclipser.

Je me rappelle encore une autre figure féminine : tête blonde, illuminée de deux grands yeux bleus mélancoliques, ceux de ma pauvre mère qui me berçait au son d'une chanson polonaise :

» O toi ! ma belle étoile,
» Dans la cellule d'un ciel sombre,
» Tu as lui brillamment
» Lorsque je vis le jour.
» Maintenant te voilà éteinte,
» C'est en vain que je te cherche.
» Je dois traverser le grand monde
» Sans y être conduit par ton éclat. »

Une troisième figure se dessine dans le nuage de mes souvenirs : une femme âgée, enveloppée dans une fourrure de loup, qui m'apportait de beaux contes et de belles pommes. C'était ma grand'mère, la mère de mon père. Véritable Polonaise, lorsqu'elle était en belle humeur elle nous chantait des « lieder polonais », révolutionnaires ou guerriers, populaires ou dansants, au milieu d'un rythme anémique, une note douloureuse s'y complaisant sans cesse.

D'une coquetterie charmante sont particulièrement ces chansons de Cracovie appelées « Krakowiaki », et qui cachent dans un quatrain héroïque l'amour ou une vérité sur l'existence :

« Jeune fille, ne sois pas si maligne,
» Ne cherche pas si longtemps,
» Sinon, au lieu d'un rossignol,
» Un moineau viendra dans la maison. »

Je me souviens aussi d'une vaste chambre sans fenêtre et que nous affectionnions, nous, enfants, parce qu'elle avait quelque chose de mystérieux dans son obscurité.

C'est ici qu'on installait la crèche pendant l'octave de Noël ; lorsque les bougies en étaient allumées, la domesticité s'asseyait autour et chantait les « Kolendy », les chansons de Noël de notre peuple, célébrant la gloire de l'enfant né pour sauver le monde; tantôt ses chansons étaient graves et pieuses, tantôt pleines d'un abandon aimable, d'une hilarité folâtre dont le Juif et l'Allemand se disputent les frais.

Nous passions toujours l'été à la campagne. Je vois encore la petite maison blanche avec le toit rouge, la

campagne si touffue de verdure et les grands chênes de nos forêts. J'aimais à m'asseoir sous un bouquet de noyers; le regard, perdu dans le lointain, se confondait avec les lignes de l'horizon, les paysans occupés de leurs gerbes dans les blés; là je restais jusqu'à la nuit tombante, la lune regardait curieusement à travers les branches et dessinait sur le sol ses arabesques et ses fantômes, le son de la flûte du pâtre se mêlait à la voix de l'homme, chants sauvages et désordonnés, consolants et doux, s'étendaient sur nos plaines et autour des tombeaux de nos héros.

La tête appuyée contre la fenêtre du cabaret, je contemplais cet intérieur, tout nuageux de la fumée des pipes; je regardais danser les paysans aux lourdes bottes et les jeunes filles aux tresses flottantes; j'écoutais les musiciens juifs qui exécutaient avec feu le « Kolomyke », danse particulière qui dépeint si bien le caractère des habitants de nos Karpathes. Les Juifs jouent le même rôle en Galicie que les Zingaris en Hongrie. Les instruments s'exaltent de plus en plus, les violons chantent, les basses murmurent, la cymbale retentit comme un sanglot plaintif et les danseurs s'animent toujours davantage.

Etranges aussi sont les chansons que les paysans de la petite Russie font entendre aux mariages, aux enterrements, à la moisson; elles paraissent si païennes et si primitives qu'on les prendrait pour des hymnes grecques ou pour un chœur de bacchantes, et lorqu'on conduit la fiancée dans la chambre nuptiale, comme un cri d'alouette le refrain évoque sans cesse la « Lada », la Vénus des païens slaves.

Lorsque, la carabine sur l'épaule, je parcourais la

contrée, je rencontrais plus d'un chanteur aveugle rappelant Homère, conduit, par une jeune fille ou par un enfant, de village en village, de foire en foire, portant partout les vieilles mélodies de leur peuple, interprétées par les accents émus de la « Bandurka ». Ils chantaient les héros de leur patrie, les vieux czars de Kiew et « Halitsch ». Ils parlaient du tyran de la Pologne, du vaillant « Haydamak », des cosaques guerriers, des Tartares et des Turcs, des courageux brigands faisant la guerre dans les montagnes contre la noblesse inhumaine. Ce sont les chants d'un peuple opprimé respirant une haine irréconciliable et un deuil profond !

Mais tandis qu'une chanson de la petite Russie, particulièrement de la « Dunika », tient un langage d'une mélancolie sentie, elle exprime rarement des sentiments de despotique vengeance ; la chanson du cosaque, au contraire, respire une vaillance qui ne recule devant rien et qui est pleine d'une allégresse débordante. Ce n'est point seulement les physionomies du passé que la chanson évoque, la muse populaire est encore créatrice et compose un poème qui se transmet de race en race.

Après Charles VII de Suède, c'est Napoléon et l'empereur François.

Le bandit « Dobasch », qui jeta la panique, au commencement de ce siècle, dans les Karpathes, est devenu comme Robin Hood en Angleterre, le Cid en Espagne, le héros d'un cycle de « ballades » qui dépeignent ses exploits et sa mort par la trahison de la belle « Dywinka ».

La guerre de 1800, le soulèvement de 1848, les batailles italiennes et hongroises ont eu leurs chantres.

Dans la chaîne des Karpathes, surtout dans le dis-

trict pittoresque de « Koloméa », réside la race fière de la petite Russie de « Hazulen », qui a toujours maintenu sa liberté. Voici « l'ongan », une danse guerrière et sauvage du foyer, et la « tromba », le cor des Karpathes, qui remue tous les cœurs, soit qu'il retentisse sur une tombe nouvellement creusée, soit que, suivant une vieille coutume, il se fasse entendre à minuit sur un rocher, saluant la vieille patrie et la mer bleue, ou appelant au combat les habitants de ces contrées.

Quel contraste, que les tableaux que m'offrit la maison de mes parents, à Lemberg, durant l'hiver, lorsque, dans une salle éclairée, sur un parquet luisant, la noblesse polonaise déployait sa splendeur historique; lorsque les couples s'enlaçaient dans un solennel cortège, couples jeunes et vieux, au son d'une polonaise « Oginski », qui, semblable à un serpent constellé de couleurs, zigzaguait les salles, les couloirs, les galeries, sous les accents d'une mazurka idéale, danseurs et danseuses se tournant soudainement le dos. Vers le matin, lorsque le vin de Hongrie a opéré son action, ces jeunes couples de la danse des cosaques se jettent par terre ou se soulèvent d'un pied égal au-dessus du sol.

Alors, un chant unanime sort de mille poitrines en l'honneur de ceux qui ont marché à la mort. Les vieillards s'embrassent dans un « Vivat ! Kochajmy sie ! » — Vivat ! Embrassons-nous ! et bien des larmes demeurent suspendues comme des perles dans la barbe grisonnante des enfants de la patrie !

LES VALSES ALLEMANDES

PAR HESS, DE STUTTGART

Est-ce ton dernier mot, Marie ? demanda d'une voix tremblante Jänko, le grand cymbalier d'un petit village des frontières de la Hongrie. Est-ce ton dernier mot ? répéta-t-il encore ?

La jeune fille ne répondant pas, il ajouta :

— Je te le demande : qui a veillé ton vieux père pendant sa maladie ? Moi, Jänko ; qui a fait prendre patience aux paysans pendant cette maladie ? Moi, Jänko.

Ce langage s'adressait à une jeune blonde de naissance germanique ; Jänko, lui, était enfant de la Hongrie.

— Qui donc t'a soignée depuis la mort de ton père ? Moi et toujours moi ! Et lorsque je te demande un peu d'amour, tu ne réponds pas. Est-ce là une coutume allemande ? Est-ce de la reconnaissance allemande ?

— Oh ! Jänko, ne me tourmente pas, sanglota la jeune fille ; je te dois une reconnaissance infinie, je le sais, je te servirais à genoux, je veux être ta servante ; mais t'épouser, non, je ne le pourrais pas !

Le Hongrois jeta un regard profond sur Marie, puis il lui dit :

— J'eus donné ma vie pour te nommer « mienne » ; tu ne le veux pas, soit ! Mais ne t'avise pas d'en aimer un autre, car ma vengeance serait terrible et vous atteindrait tous deux. Songes-y bien. — Adieu !

— Marie demeura silencieuse, de grosses larmes mondèrent ses joues roses, elle se souvint de sa vie insouciante, de ses années d'Allemagne, la patrie où reposait aujourd'hui sa mère. Son père avait obtenu la place de maître d'école, ce qui amena leur changement de résidence. Maintenant elle était seule, orpheline en pays étranger.

Les gens du village les aimaient bien, car le père avait apporté son vieux clavecin, au son duquel il faisait danser les paysans. C'était toute autre chose que leur « manière » : le jeu était plus lent, plus calme. Jänko et lui se succédaient au piano, l'un à la façon hongroise, l'autre à la façon allemande.

Parmi les paysans allemands, il s'en trouvait un qui ne dansait jamais : il suivait du regard Marie, ce qui ne paraissait point désagréable à celle-ci.

Martin Klump parlait généralement avec la jeune fille jusqu'au moment où Jänko venait lui demander à danser.

Cela dura jusqu'au moment où le Hongrois déclara brutalement à Marie que sa vengeance serait inébranlable si elle s'avisait d'en aimer un autre.

Pourquoi la pensée de Marie se porta-t-elle immédiatement sur Martin Klump? Elle n'aurait pu le dire ! Pourquoi restait-elle dans ce village où elle avait perdu son père ?... C'est que s'en aller lui semblait dur !

Elle quitta la place où elle venait de s'asseoir et retourna soucieuse au logis.

Hélas ! quelle amertume désormais dans ce foyer naguère peuplé par la bonne physionomie du père ! Marie s'endormit ! elle rêva que Jänko et Klump se battaient,

et le matin, au lever de l'aurore, elle se retrouva grelottante sur la chaise.

Le village appartenait au comte Esterhazy, dont le château Szelezy se trouvait situé non loin.

Le comte l'habitait au printemps ; l'été il séjournait dans les villes d'eaux. Jänko, deux fois déjà, avait accompagné le comte en qualité d'heiduque. Cette fois encore il fut appelé. Il aimait à se voir revêtu du riche costume de fantassin hongrois. Cependant, comme il voulait exercer une surveillance active sur Marie, il s'en allait à contre cœur, cet été là.

— Je reviendrai en automne, dit-il à la jeune fille ; j'espère que tu auras changé d'avis et que nous ferons une brillante noce. Songe bien que je te considère comme ma fiancée.

Le cœur de Marie fut bien allégé lorsque Jänko fut parti. Était-ce un pur effet du hasard, mais elle rencontra Martin Klump plus souvent; les yeux de celui-ci pétillaient de bonheur lorsqu'il la voyait ; il lui confiait ses joies, ses peines, ses plans; il venait, disait-il, de faire un petit héritage qui lui permettait d'acheter le commerce du vieux Zacharie, l'aubergiste qui était mort récemment. La dîme qu'il devait payer au seigneur n'était pas lourde; seulement, comme le village se trouvait à l'écart et que nul voyageur ne devait forcément y passer, il fallait que la chance s'en mêlât un peu pour que les affaires marchassent bien.

Le gain principal consistait surtout dans les trois jours du carnaval, qui, suivant une coutume traditionnelle, amenaient bon nombre de consommateurs lorsque la danse et la musique allaient bon train; grâce à ce

bénéfice annuel, on parvenait à réunir la somme nécessaire au paiement du fermage.

L'hôtellerie de l'endroit, propriété du châtelain, ne se cédait qu'à un homme marié.

Martin aurait pu aspirer à la main de la plus riche jeune fille du village, mais il n'hésita pas: il se déclara à Marie. Celle-ci, tremblante, se précipita dans ses bras, lui racontant les menaces de Jänko.

— Je connais l'apôtre, reprit Martin, plus de fumée que de feu ! Il crie, il menace, mais quand le moment d'agir est arrivé il hésite ; on n'a rien à craindre de ce côté.

Marie se calma, demanda au comte la permission de se marier, permission qui arriva avec une donation de 100 florins pour les jeunes époux.

Ce fut une grande fête; tout le village s'y associa; après la cérémonie religieuse, Klump emmena sa jeune femme dans son hôtellerie, et le repas nuptial fut en même temps l'ouverture de l'établissement. Le piano du vieux maître d'école obtint la place d'honneur dans la salle principale.

Peu de semaines après la noce, le comte revint au château de Szelezy et en même temps son fantassin hongrois, qui changea sa livrée de fantassin contre le simple vêtement de musicien. Il avait appris par le valet de chambre le mariage de Klump et de Marie; il n'en témoigna pas de mauvaise humeur, mais il évita de se rencontrer avec l'aubergiste. Toutefois, le hasard ne s'y prêta point.

Il rencontra Martin Klump, qui lui demanda comment

le voyage s'était passé. Jänko le lui raconta avec volubilité.

— Dis-donc, lui dit-il en terminant, il paraît que nous avons fait fortune, car nous voilà à la tête de l'hôtellerie du village. Naguère nous ne roulions pas sur l'or, si j'ai bonne mémoire.

— Oui, tu as deviné juste : j'ai fait un petit héritage : je compte sur les jours du carnaval pour réaliser une bonne recette, J'espère que tu joueras chez nous comme tu avais coutume de le faire chez Zacharie.

— Tu peux compter sur moi, répondit Jänko.....

Tu peux être sûr que je te ruinerai, pensa-t-il tout bas, l'heure de la vengeance est enfin arrivée !

L'hiver revint; il fut dur, la neige coupa les communications et les paysans eux-mêmes pouvaient à peine sortir de chez eux.

Parfois quelque voyageur se rendant au château faisait une apparition au village. Le comte célébrait joyeusement la Noël et le nouvel an; souvent même il retenait ses hôtes jusqu'au carnaval, qui donnait lieu à une très belle fête au manoir.

Dans le village on faisait déjà les préparatifs ; la grange de Klump prenait un aspect de salle de bal.

La soirée dansante devait être précédée d'une pièce de marionnettes, petite satire à l'adresse de ceux qui avaient contracté des dettes pendant l'année ; cette fois encore la coutume trouva sa raison d'être.

Le samedi précédant le grand carnaval, la salle était déjà disposée ; le comptoir se dérobait sous les cruchons d'étain, les tables étaient alignées et le tabouret se tenait fièrement vis-à-vis du vieux piano attendant le cymbalier.

— Allons, les choses marchent bien, exclama Klump, j'attends Jänko cet après-midi et ce soir déjà je puis compter sur un groupe de consommateurs et de danseurs. D'ici à trois jours je serai à même de payer la dîme au châtelain ; je sais qu'il tient à la régularité et ce serait mal débuter que d'y manquer.

— J'ai peur, bien peur, aujourd'hui, dit Marie.

— Pourquoi ? demanda insouciamment Martin.

Sur ces entrefaites arriva un voyageur, qui semblait être un citadin ayant fait une longue marche.

— Pouvez-vous me servir un peu de viande, du pain et un verre de vin ? pria-t-il ; j'ai excessivement faim, je viens de faire une longue course. Je me rends au château de Szelezy ; est-ce loin d'ici ?

— A coup sûr, Monsieur, vous n'y arriverez pas aujourd'hui ; lorsque le temps est beau il faut six heures pour y arriver ; par cette neige vous pouvez en compter le double et encore vous risquez de vous égarer. Si une petite chambre bien modeste peut faire votre affaire pour cette nuit, faites-nous l'honneur de rester ici.

Pendant cette causerie, Marie avait apporté sur la table une bouteille de vin et un plat de viande. L'étranger but et mangea du meilleur appétit, tandis que Klump lui racontait son récent mariage, la noce, la vie du village et bien d'autres choses encore.

Soudain Jänko parut.

— Quelle chance que te voilà ! dit Klump, nous attendons du monde ce soir déjà.

— Savez-vous la nouvelle ? Le vieux Pépi est malade et le village voisin est privé de son cymbalier.

— Tant pis pour mon collègue du village voisin ;

mais il a les reins assez forts pour supporter ce mécompte; cela va nous amener des clients des alentours : tant mieux, ma foi, j'en ai grand besoin !

— Tu crois ? répondit sournoisement Jänko. As-tu des musiciens ?

— Que me racontes-tu là ?

— Je dis que sur moi il ne faut pas compter ; par amitié pour le vieux Pépi, j'ai accepté de jouer chez Kaspar.

— Cela ne se peut! Tu t'es engagé à jouer chez moi et je ne permettrai pas que tu manques à ta parole. Tu sais bien, au reste, que si tu me fais défaut, je n'aurai pas de consommateurs.

— C'est précisément là mon but ; regarde-la, dit Jänko, en désignant Marie qui, pâle et chancelante, s'appuyait contre le mur, regarde-la et interroge-la, elle sait bien pourquoi. Crois-tu, par hasard, que je vais faire danser celui qui m'a volé ma fiancée? Tu ne t'en es pas soucié, eh bien! je me venge; j'aurais pu te tuer comme un chien, je n'ai pas voulu, c'était votre ruine qu'il me fallait; vous ne pourrez payer la dîme au Seigneur, je vous verrai dans la misère tendre la main et alors Jänko sera à votre disposition pour vous faire danser. En disant ces mots, il jeta un éclat de rire strident et sortit de la maison.

Marie éclata en sanglots. Martin demeura sombre.

— Pourquoi tant vous alarmer, demanda l'étranger, cet homme vous cause-t-il donc un si grand dommage?

— Je crois bien, Monsieur, c'est la ruine qui entre chez nous. Dans trois jours je dois payer la redevance au comte Esterhazy; je comptais sur le carnaval pour

me faire un petit boursicot, maintenant je suis perdu; Jänko et Pépi sont les seuls musiciens de la contrée et je n'aurai pas de consommateurs sans musique.

L'étranger s'était levé; il s'approcha du piano, l'essaya et revint près de Martin.

— Ecoutez, je suis disposé à jouer chez vous pendant ces trois journées, par sur les cymbales, mais au piano. Acceptez-vous la proposition?

— Quoi, mon bon monsieur, vous... consentiriez... à jouer pendant trois jours? C'est le ciel qui vous envoie.

L'homme aux lunettes se mit au piano et joua quelques danses. La maison regorgea bientôt de monde. Martin Klump raconta l'histoire, chacun de louer l'étranger et de critiquer Jänko, à l'exception de quelques mauvais plaisants, partisans de l'ennemi. Toutefois, la bonne humeur devint bientôt générale et l'on but unanimement à la santé du musicien improvisé. Il ne jouait pas comme un Hongrois, mais comme un Allemand.

La recette fut splendide!

— Dites-moi votre nom, demanda Klump, je veux savoir quel est l'homme qui m'a sauvé de la misère!

— Le nom ne fait rien à la chose, tout autre eût fait comme moi. Au revoir, dit l'étranger à la fin des trois journées, au revoir, portez-vous bien et ne m'oubliez pas!

Quelques jours plus tard, Martin Klump se rendit au château.

— Tu es le dernier! s'écria le comte, qui aimait bien à causer avec ses fermiers; pourquoi viens-tu si tard?

— Peu s'en est fallu que je ne vinsse pas du tout.

— Pas du tout! exclama le comte, ne pas me payer,

alors que tu as fait une recette magnifique pendant ces jours de carnaval; n'as-tu pas eu le cymbalier Jänko comme musicien?

— Il devait venir, Seigneur, mais il a manqué à sa parole.

— Au diable le vaurien! Qu'est-ce à dire, il m'a demandé un congé pour jouer chez toi; raconte-moi comment il a manqué de parole?

Martin Klump se mit en devoir de raconter le fait.

A mi-chemin, le comte Esterhazy l'interrompit :

— Qu'on administre cinquante coups de cravache à Jänko, puis qu'il vienne me parler, cria-t-il à son garçon d'écurie.

Klump narra ensuite l'intervention de l'étranger.

— Sans me faire connaître son nom, il s'en est allé, dit-il.

Le comte allait parler, lorsque la porte s'ouvrit, une jeune fille entra suivie d'un monsieur.

— N'as-tu pas encore fini, papa? nous allons faire de la musique.

— Quoi! c'est lui! exclama Klump, c'est lui mon bienfaiteur!

— Comment, mon ami, vous avez joué pendant trois jours pour sauver ces malheureux? Ah! c'est bien, c'est noble de votre part. Je vous reconnais là!

Ecoute, Martin, ajouta-t-il, souviens-toi du nom de l'homme qui a illustré ta maison : il s'appelle « Franz Schubert », ne l'oublie jamais... Et maintenant, va!

— De ces jolies choses que vous avez jouées au village, il ne restera donc rien, demanda la jeune fille à l'artiste.

Si, comtesse, ces choses s'appellent « Danses allemandes », et vous seront dédiées.

. . . . . .

Ainsi naquirent les Danses allemandes de Franz Schubert, la trente-troisième de ses œuvres.

L'ALBUM DE MOZART

Dans une vallée entourée de hautes montagnes, la paisible petite ville de Salzbourg, toute vivante encore des souvenirs de Mozart, sommeille au murmure des eaux de ses fontaines allégoriques.

En effet, les cascades ont là leurs notes étranges, leurs mélodies caressantes, et peu de villes possèdent, comme Salzbourg, un tel carillon de musique cristalline: on se croirait dans la cité des Naïades. Les tritons sonnent victoire dans leurs conques, les chevaux marins, le nez au vent, jettent par leurs naseaux bouillants des flots d'écume.

Le « Jardin Mirabelle » avec ses charmilles mystérieuses, semble être le lieu de retraite où se promènent les mânes de l'auteur de la « Zauberflöte » (flûte enchantée). Les oiseaux y gazouillent comme Papagéno; plus d'une Papagéna se croirait prise dans les filets d'un habile oiseleur, en se promenant dans le parc Mirabelle: on comprendra toute la poésie de la lyre mozartoise, en admirant les montagnes étagées qui forment l'arrière-plan de Salzbourg; on concevra la grandeur de cette musique alpestre.

Salzbourg est la plus aimable des villes de la Haute-Autriche; elle est évidemment triste, mélancolique pour le moins, et cependant elle vous captive comme

une sirène. Elle a son petit temple baptisé du nom de « Mozarteum » (1); c'est le sanctuaire du piano, de l'épinette de l'artiste; ses cheveux, ses lettres, son porte-feuille en satin rose, ses manuscrits y sont religieusement conservés.

Mozart était un polyglotte; il parlait et écrivait à tour de rôle l'allemand, l'italien, le français; de préférence il datait ses œuvres dans cette dernière langue.

Jusqu'à l'âge de cinq ans, l'enfant prodige habita dans une maison située dans une rue sombre et étroite, « Getreidestrasse, n° 9. rue des Grains » (ou rue des Blés). Plus tard il habita une maison située sur une des places de la ville occupée actuellement par un libraire.

Aujourd'hui, la maison est la demeure d'un épicier... mais comme l'Autriche a le culte de ses grands hommes, une lyre et le nom de Mozart surmontent l'enseigne des denrées coloniales.

C'est là, au troisième étage, dans une chambre très basse, avec une tenture commune, grise et brune, que naquit le petit Wolfgang.

Mais retournons au « Mozarteum », où nous retrouverons les archives se rattachant à cette gloire de l'art germanique; c'est là, dans ce temple, que la main

(1) La *fondation Mozart* date de 1870; elle a pour but de propager la musique, d'encourager les artistes et d'organiser des auditions de grandes œuvres sans distinction de nationalité. Elle a établi un conservatoire, alloue des subsides; son musée porte le nom de *Mozarteum*.

A chaque anniversaire de la mort de Mozart, l'association réunit tous ses membres en un congrès annuel.

pieuse de Frantz Jelinek, archiviste de Mozarteum, a pris un soin jaloux de réunir et de conserver tout ce qui fut à l'enfant prodige.

Sous une modeste couverture de maroquin brun, il a classé des souvenirs musicaux; dans ce modeste écrin, que de bijoux dignes d'orner une lyre!

La première page de cet album nous montre un simple menuet en do majeur, mesure 3/4, premier objet d'étude pour Mozart. Vingt mesures qui devraient se trouver dans les doigts de tous les bébés pianistes.

Mozart écrivit sa première œuvre à cinq ans, ainsi que l'atteste sa sœur Anna dite « Nannerl » (petit nom d'amitié), laquelle devint plus tard baronne de Sonnenburg, voisine de tombe aujourd'hui du chevalier von Neukomen (compositeur), au cimetière de Salzbourg.

Ce fut en 1761 que le petit Wolfgang composa son premier menuet et trio en sol majeur; il osait donc déjà, à cette époque, se mettre en campagne avec un dièze à la clef.

En 1762, il composait des petits thèmes avec un et deux bémols; à la même époque, un menuet plus travaillé; en 1763, il en faisait un autre pour Paris et poussait l'audace jusqu'à employer deux dièzes.

Donc, sept ans et deux dièzes!!

En 1763, à Bruxelles, parut sa première sonate; un andante et délicieux menuet. Il est à remarquer que ses premières compositions sont des bégaiements, on sent que les pas sont encore mal assurés; peu à peu l'œuvre accuse plus de force et la parole devient mieux affirmée.

L'album dont nous signalons le contenu nous montre

encore une composition en 1763, et photographiée fidèlement, elle nous révèle l'inexpérience, le griffonnage d'un enfant de sept ans écrivant sur la portée.

Vient ensuite un « lied », paroles et musique de Mozart, accompagnement « al cembalo » ; c'est une page délicieuse où la gaucherie de l'enfant se dépouille de sa maladresse pour aborder un certain caractère spirituel de gamin.

Nous traduisons textuellement les paroles rédigées dans le patois du pays :

« Comme je suis malheureux,
» Comme mes pas sont vacillants,
» Lorsque je m'achemine vers toi.
» Les soupirs seuls me consolent,
» Toutes les douleurs s'accumulent
» Lorsque je pense à toi. »

Cet album, après nous avoir signalé le fac-similé du maître, termine en nous produisant l'échantillon d'un programme de théâtre conçu en ces termes :

« Aujourd'hui vendredi, 1er septembre 1791, les acteurs du » Théâtre impérial-royal privilégié auront l'honneur d'exécuter » pour la première fois :

LA FLUTE ENCHANTÉE

Grand opéra en 2 actes d'Emmanuel Schikaneder.

PERSONNAGES :

Sarastro	MM.	Gerl.
Tamino		Schack.
Un oracle		Winter.
1er prêtre		Schikaneder, l'aîné.
2e »		Kristler.
3e »		Moll.

La reine de la nuit.	Mme Hofer.
Pamina, sa fille	Mlles Kloepfer.
1re dame.	Gottlieb.
2e »	Schack.
3e »	
Papageno	M. Schikaneder, cadet.
Une vieille femme	Mme Gerl.
Monostatos, un more	MM. Nonseul.
1er esclave	Giesecke.
2e »	Frasel.
3e »	Starke.

Prêtres, esclaves, suite.

La musique est de M. Wolfgang-Amédée Mozart, maître de chapelle et véritable compositeur impérial de chambre. M. Mozart, par déférence pour un public gracieux et digne et par amitié pour l'auteur de la pièce, dirigera lui-même l'orchestre.

Le livret de l'opéra, avec deux gravures sur cuivre représentant M. Schikaneder dans le costume de Papageno (d'après les notes exactes), séra vendu au foyer du théâtre au prix de 30 kreutzer.

M. Gayl, peintre de théâtre, et M. Netzla, les décorateurs, se flattent d'avoir exécuté en artistes les plans de la pièce.

Les prix d'entrée comme de coutume.

On commencera à 7 heures.

La dernière étape de l'album nous conduit à une poésie de Louis Ier, roi de Bavière, hommage à Mozart pour la fête séculaire des 7, 8 et 9 novembre 1856.

La première œuvre de Mozart existe donc depuis cent trente-huit ans.

Et dire que dans mille ans, elle aura cette même grâce enfantine que le jour de sa naissance : un éternel printemps !

JOHN FIELD ET MUZIO CLEMENTI

John Field naquit le 26 juin 1782, à Dublin, où son père était violoniste de l'orchestre du théâtre. Il reçut ses premières leçons de son grand-père, organiste, et devint ensuite l'élève de Clementi, que les Français appelaient en badinant : « le papa du clavecin ».

Après une enfance quelque peu apathique, il voyagea, et à Vienne surtout son talent obtint un assez grand retentissement. En 1803, Clementi emmena son élève à Saint-Pétersbourg; ils louèrent deux chambres à « l'Hôtel de Paris », se mirent à donner des leçons du matin au soir, et se partagèrent les leçons à vingt-cinq roubles. Durant tout ce temps, Clementi ne chercha guère à mettre en relief le talent de son élève, qui ne jouait qu'un rôle effacé dans le concert de la « Musa ».

Les parents de Field avaient payé d'avance à Clementi une somme de cent livres sterling pour l'entretien, les leçons, les besoins de leur fils. Cependant, l'élève obtenait difficilement une paire de chaussures, et un jour qu'il perdit son chapeau entre Pétersbourg et Narva, le « Papa » déclara qu'il se passerait longtemps avant qu'on fît emplette d'un chapeau neuf. John n'eût d'autre ressource que de rester au logis, voué à l'étude de son instrument.

Clementi ne s'achetait point d'effets d'hiver et Field lui-même en exprima vainement le désir. L'avarice du

maître se manifestait jusque dans les achats des victuailles, de sorte que l'élève devait acheter lui-même les épiceries.

Un soir que Clementi était malade, il envoya Field au Club Anglais, où le maître touchait une somme de cinq cents roubles ; le remplaçant fut très bien accueilli, mais « le papa du clavecin » ne lui céda pas un sou de la recette. Jamais John ne pouvait aller à un théâtre; par exception, il parvint à pénétrer dans l'orchestre à titre gratuit.

Présenté à Mlle Domitoff, John fut invité à se faire entendre. Son talent, ses bonnes grâces, son physique lui conquirent d'unanimes sympathies. Mlle Domitoff devint son élève. La veille du départ de Clémenti, John commanda un repas d'adieu de vingt couverts; l'hôtelier en réclama naturellement le prix le lendemain; fureur du maître, qui finalement dût s'exécuter.

Field fut bientôt admis dans toute l'aristocratie. Une dame du monde lui demandait, pendant sa dernière maladie, s'il était catholique ou protestant. « Madame, répondit-il, en souriant, je suis claviciniste ! »

Il mourut, en 1837, à Moscou, en plein janvier. Ses nocturnes lui survécurent.

Imité de l'allemand.

UN NOBLE CŒUR D'ARTISTE

Henriette Sonntag débuta à Vienne. On sait combien la carrière dramatique est ingrate; aussi l'éminente artiste eut-elle à lutter contre l'envie et la cabale. Les lions de parterre applaudirent, mais les serpents des loges sifflèrent. Mlle Amélie Steiniger fut un des reptiles les plus enragés.

Maints chevaliers brisèrent leur lance en son honneur et portèrent sa couleur, et grâce à cette chevalerie, Amélie espèra de réduire à néant sa rivale.

Quelques années plus tard, la Sonntag chanta à Berlin avec le ténor Fager et parvint à éclipser la Catalani elle-même.

Les journalistes lui consacrèrent leurs plumes, les jardins leurs parterres de fleurs.

Les exaltés entourèrent non seulement son équipage, mais poussèrent le fanatisme jusqu'à dételer les chevaux pour escorter eux-mêmes la reine du moment.

Elle fut la Catalani du jour rehaussée par la beauté et la jeunesse.

Un matin qu'elle faisait une promenade, elle entendit la voix touchante et enfantine d'une petite fille; arrêtant son épuipage, elle s'informa.

— Comment t'appelles-tu, ma petite ?

— Nannerl ! répondit l'enfant dans le dialecte viennois.

— Quelle est cette femme que tu conduis par la main ?

— Ma pauvre mère aveugle.

— Et quel est le nom de celle-ci?

— Amélie Steiniger.

— Amélie Steiniger! répéta l'artiste toute ébahie.

— Oui, Amélie Steiniger. Ma mère fut une chanteuse célèbre, mais elle perdit la voix et pleura tant qu'elle en devint aveugle. Tous nos amis nous ont tourné le dos, nous avons dû vendre notre mobilier et aujourd'hui nous mendions pour ne pas mourir de faim.

Suffoquée par le récit, Henriette Sonntag ne trouva pas une parole à prononcer, ses yeux se voilèrent de larmes et ceux qui l'accompagnaient prêtèrent attention à cet incident.

— Messieurs, permettez-moi de faire ici une quête dans la rue, dit-elle finalement. Il s'agit d'une collègue malheureuse. Voici ma bourse; que celle-ci ne soit pas la seule qui prenne le chemin de la main de cette enfant.

En moins d'un instant, l'enfant eut les mains pleines d'or et d'argent, elle crut qu'un ange du ciel était venu au secours de sa mère.

— Où demeure ta mère, petite, demanda Henriette.

— Derrière le Königsmauer, n° 19, répondit l'enfant.

— Nannerl, salue ta mère de la part de sa camarade Henriette Sonntag et dis-lui que j'irai la voir aujourd'hui même.

— Henriette Sonntag! exclama la petite fille, et sans perdre un instant elle courut raconter à sa mère ce qui venait de se passer.

L'enfant ne comprit point les larmes maternelles.

Henriette tint parole. Elle visita l'infortunée accompagnée d'un vieil ami, serra son ancienne camarade dans ses bras et évita avec tact de faire la moindre allusion à la manière dont elle l'avait traitée à Vienne.

L'ami, un médecin-oculiste, déclara qu'ici la science était impuissante.

Quelques jours plus tard, Henriette Sonntag chanta « Iphigénie » au bénéfice d'une artiste malheureuse. Il est inutile de dire en faveur de qui cette représentation eût lieu.

Henriette Sonntag subvint aux besoins d'Amélie Steiniger et fit élever Nannerl; celle-ci devint une éminente comédienne exaltant avec piété les mérites de la bienfaitrice à laquelle elle avait voué une reconnaissance sans bornes.

ELISE POLKE.

(*Traduit de l'allemand.*)

COMPOSITEUR ET CANTATRICE

(Esquisse de la Vie d'Artiste.)

Bologne était, à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, le rendez-vous temporaire de tout artiste à la recherche d'un engagement. Cette résidence était alors le siège (comme Berlin l'est de nos jours pour l'Allemagne, Paris pour la France, Londres pour l'Angleterre, Vienne pour l'Autriche), des premières agences de théâtres de toute l'Italie. Les agents qui exploitaient les artistes de second ordre les y retenaient souvent pendant des semaines, pour leur faire accepter, en dernier lieu, et à des conditions assez dures, un misérable engagement. De plus, les malheureux artistes étaient obligés de signer une clause, ainsi que cela se pratique encore actuellement, par laquelle ils se résignaient à n'exiger qu'un mois de traitement dans le cas d'un succès incomplet.

Il va de soi que l'on agissait tout différemment à l'égard des virtuoses renommés et que, comme aujourd'hui, on leur faisait les offres les plus brillants, leur laissant la faculté de régler eux-mêmes leurs intérêts.

Ce qui rendait la position des acteurs de second ordre encore plus difficile, c'est que la saison théâtrale ne durait que trois mois. Cependant, il était rare qu'un

comédien de quelque talent restât sans engagement durant l'automne et l'hiver.

Une petite famille d'artistes s'était établie depuis quelque temps à Bologne. C'était à la fin de l'été 1801. Pendant que la plus jeune des filles était engagée au théâtre d'une petite ville de la Romagne, le père, encore dans toute la force de l'âge et excellent basson, recherché par les grands orchestres, était venu à mourir.

C'était là une perte bien pénible pour une famille dépourvue de toute fortune. La mère, jadis cantatrice très aimée, avait dû renoncer au théâtre par suite du mauvais état de sa santé. Elle vivait modestement et retirée avec sa fille artiste et un jeune fils de neuf ans, dans une dépendance du palais du marquis Albertgati, un mécène bien connu, qui lui cédait cette habitation à très bas prix.

L'agence Ranconi avait fait entrevoir à la jeune fille la possibilité d'un engagement prochain et lucratif, en qualité de prima-dona, au théâtre de Crémone. En attendant, la famille supportait patiemment sa position précaire.

Le « téatro Marsigli », à Bologne, avait inauguré la saison d'hiver par un des plus charmants opéras de Cimarosa : « I Baroni di Rocca azura », dans lequel une jeune et belle prima-dona, épouse d'un musicien et mère d'un enfant de dix à douze ans, s'était acquise tous les suffrages du public. Celui-ci se composait alors en grande partie d'officiers français, faisant partie de l'armée française républicaine qui se trouvait à cette époque sur le territoire italien, et s'intéressant beaucoup au succès de la jeune femme.

Cette famille, par un singulier hasard, n'habitait pas loin de celle dont nous avons parlé précédemment, et les deux petits garçons, se rencontrant souvent au théâtre, se prirent d'une affection réciproque.

Le petit Giovachino (fils de la prima-dona) était un enfant admirablement doué au physique et au moral, déjà fort bon musicien, et possédant une jolie voix, à laquelle il était redevable d'un succès tout récent, ayant chanté avec sa mère un duo lors de la représentation donnée au bénéfice de celle-ci.

La jeune cantatrice de la famille mentionnée en premier lieu, Luigia, était d'un caractère enjoué et rieur, et, quoique encore profondément affligée de la mort récente de son père bien-aimé, elle aimait à se mêler aux jeux des deux enfants; Giovachino l'appelait volontiers « la mia cara moretta » (ma chère petite négresse), parce que, fille d'un véritable Napolitain, elle avait le teint très basané, de beaux yeux bruns et des cheveux de même nuance.

Cependant cette sympathie entre les deux jeunes gens ne devait pas tarder à être détruite par un singulier incident.

Peu de temps après, la mère de Giovachino tomba malade; on fut obligé de lui faire des opérations très douloureuses à la gorge, et elle dût renoncer, provisoirement du moins, à sa vie d'artiste.

Qu'on juge de l'embarras du directeur! Où trouver immédiatement une chanteuse à même de remplacer d'une manière satisfaisante une cantatrice appréciée? C'est alors que l'agence Ranconi fit à la jeune fille la pro-

position de remplacer dans le plus bref délai possible la prima-dona malade.

Assurément, ce n'était point là une tâche facile pour une jeune fille de dix-huit ans qui, jusqu'alors, ne s'était essayée (bien qu'avec succès) que sur des scènes de théâtre de second ordre. Toutefois, la position pénible de la famille, l'espoir d'un meilleur sort la décidèrent à profiter de l'occasion qui s'offrait à elle. Les rôles furent étudiés et, peu de temps après, la jeune fille, tremblante et impressionnée, débuta au théâtre Marsigli en qualité de prima-dona. La salle fut comble, la curiosité excitée et l'accueil du public peu encourageant au commencement de la représentation pour la débutante.

L'ex-cantatrice se trouvait dans une loge d'avant-scène, revêtue d'un magnifique châle drapé avec un goût original. Elle lançait un regard triomphant à la jeune artiste, qui, le cœur palpitant, entonnait les premières notes de la cavatine d'ouverture.

On encouragea la pauvre jeune fille craintive par quelques bravos qui, hélas! ne se prolongèrent pas.

Après un duo chanté avec la basse, et au moment où la cantatrice commençait un solo, un coup de sifflet prolongé se fit entendre.

Ce signe de désapprobation non méritée eut pour résultat de décider le public à faire connaître son opinion : il riposta aux sifflets par une salve d'applaudissements. De toutes parts, on entendit ces mots :

« Oh! questo poi no, non merita essere fischiata. Bravo, corragio — da capo! » (Oh! non, elle ne mérite pas d'être sifflée. Bravo, courage — da capo.)

Le duo fut recommencé avec grand succès, au milieu des bravos de la foule.

Durant cette scène, l'ex-cantatrice s'était peu à peu retirée au fond de sa loge et finalement avait disparu.

Pendant la saison théâtrale, l'opéra fut joué journellement et plus tard on l'alterna avec une « Farza » (dénomination italienne donnée à tout opéra en un acte) appelée la « Maschera fortunata », dans laquelle Luigia avait déjà chanté avec grand succès, et qui consolida désormais sa réputation à ce théâtre.

A cette occasion, nous devons mentionner ici un incident vraiment drôlatique, qui caractérise bien le pétillant public italien.

A la dernière représentation de la saison, pour laquelle on avait choisi l'opéra mentionné en premier lieu, le public réclama, à cor et à cri, une cavatine ajoutée à la « Farza » et dont la partition, qui était la propriété de la cantatrice, ne se trouvait pas au théâtre.

On informa le public de cette circonstance, et on lui demanda s'il voulait prendre patience pendant qu'on irait chercher la musique en question; ce à quoi il répondit : « Va bene, cercate pure aspetteremo! » (Bien, nous attendrons.) Pendant ce temps, les conversations continuèrent dans la salle tandis que l'artiste, sur l'avant-scène, s'entretenait avec ses partenaires.

Il se passa un certain temps avant que le cahier n'arrivât; enfin, il apparut et la foule de crier : « Finalmente bravissimo, avanti la cavantina. » (Enfin! bravo, et maintenant en avant la cavatine.)

Dès les premières mesures de la ritournelle, un

religieux silence régna dans cette salle habituellement si bruyante et le public se fit répéter deux fois son morceau de prédilection.

La renommée de la chanteuse était désormais établie en Italie; l'engagement au théâtre fut signé et on lui fit entrevoir encore d'autres avantages.

A la fin de l'année théâtrale, le marquis Albergati, un grand connaisseur des arts et l'un des plus riches gentilshommes de Bologne, donna une brillante soirée, à laquelle furent invités tous les virtuoses de l'opéra. Les deux prima-dona s'y trouvèrent également.

L'ancienne artiste était accompagnée de son fils, le jeune Giovachino, qui, ce soir-là, chanta d'une façon ravissante plusieurs pièces, entre autres un duo avec sa mère, composé par lui-même et qu'il répéta d'un bout à l'autre par cœur. Ce duo fut plus tard savamment remanié et intercalé dans un arrangement de l'opéra « Démétrio et Polibio (1813) ».

Tout le monde fût ravi du talent du petit musicien et on le combla de louanges.

Luigia aussi félicita le jeune compagnon de son frère en lui disant : « Bravo, Giovachino, continuate cosi, ed un giorno diverrete un gran maestro. » (Bravo, continuez ainsi, et un jour vous deviendrez un grand maître.) A quoi l'enfant-artiste répondit : « Si, cara Moretta mia, e voi canterete le mie opere! » (Oui, ma chère Moretta, et vous chanterez mes opéras.)

Tous deux ont tenu parole. Quinze ans plus tard, Giovachino Rossini était un des compositeurs d'opéras italiens les plus recherchés; quelques années après, il

fut également connu et estimé en Allemagne. Luigia Caravoglia Sandrini obtint, au théâtre royal de Dresde, les plus éclatants succès dans les opéras de Rossini : « Tancrède » (Semiramide), « la Gazza Ladra » (Ninette), « l'Inganno felice » (Isabelle), « l'Italiana in Algeri », « Zelmira » (Emma), « Matilde di Sabran » (comtesse d'Arco).

Quant à la mère de Giovachino, la signora Rossini, elle ne revit plus la scène.

OPPENHEIM.

(*Imité de l'allemand.*)

LA LUCIE DE DONIZETTI

Il y a dans la vie de l'auteur de « Lucie de Lammermoor » et de tant d'autres chefs-d'œuvre, certains côtés faits pour inspirer un vif intérêt et que nous allons mettre en relief d'après un écrivain allemand, M. Oppenheim, qui a profité des fêtes données par la ville de Bergame en l'honneur du plus illustre de ses enfants, pour nous révéler à son sujet certaines circonstances peu connues.

On sait que Gaëtano Donizetti naquit à Bergame en 1798, et qu'il mourut à cinquante ans d'une mort étrange et douloureuse.

Son père avait un singulier caractère. C'était un homme qui, au dire des gens qui le connaissaient, avait beaucoup souffert; nulle joie n'eût été capable de dérider ce front que les malheurs avaient assombri. Rien ne l'intéressait, sauf les études de son fils Gaëtan, dont il voulait absolument faire un avocat.

Lorsque l'on considérait la physionomie angélique de sa femme, on comprenait que les habitants de Bergame l'eussent appelée « un bon ange ». Elle trouvait sans cesse une excuse à la grossièreté de son mari, la mettant sur le compte des épreuves par lesquelles il avait passé. Que de fois, l'apercevant de sa fenêtre, elle courait auprès de son fils en lui disant : « Gaëtan, mon enfant, cesse, ton père est là, et tu sais bien qu'il ne

peut souffrir que tu fasses de la musique dans le jour; retourne au bureau, mon fils, et ne pense plus à l'art. »

La figure de l'enfant s'illuminait d'un regard de reconnaissance pour sa pauvre mère, dont il comprenait le martyre, martyre auquel il ne pouvait remédier. Il retournait docilement au bureau de son père, qui le trouvait installé au milieu des dossiers et des livres.

A l'exception de sa femme, il n'y avait dans la maison qu'une personne à laquelle le vieux Donizetti parlât avec quelque bonté : c'était Lucie, la fille d'un parent éloigné, charmante enfant de quinze ans, aimable, jolie, prévenante et qui faisait une impression favorable sur tout le monde. Gaëtan seul, ne pouvait la souffrir; il s'irritait de la douceur de son père vis-à-vis d'une étrangère, qu'il considérait comme une intruse dans sa famille.

Plus d'une fois la pauvre petite eut à souffrir des taquineries des deux frères, Gaëtan et Giuseppe. Elle courait alors s'abriter sous la protection de sa mère adoptive ou de son amie, Virginie Vasselli.

Un seul mot de la mère suffisait pour mettre fin à ces querelles, que Lucie était prompte à oublier; souvent même, par amour pour sa bienfaitrice et son amie, elle allait donner la main à Gaëtan en signe de réconciliation. Giuseppe, lui, trouvait moyen de se soustraire à ces scènes sentimentales. — Mais il faut dire que Lucie était tous yeux et toutes oreilles pour Gaëtan; elle passait des heures entières à l'écouter lorsqu'il faisait de la musique; le plus complet ravissement se peignait alors sur les traits de la jeune fille.

Dans ces moments là elle était belle, elle eût

inspiré un Raphaël. Des boucles blondes et soyeuses encadraient sa jolie figure ovale ; ses yeux, d'un bleu céleste, rappelaient la teinte variée des eaux de l'océan dans lesquelles le ciel aime à se refléter, son sourire, d'une douce mélancolie, lui donnait un charme, un je ne sais quoi, irrésistible, et tous les regards étaient fixés sur elle lorsque, avec son amie Virginie, elle parcourait les rues ou se rendait à l'église.

Lucie se plaignait-elle amèrement à Virginie des procédés de Gaëtan, son amie lui répondait invariablement :

— C'est un rêveur qui se laisse aller à toutes les impressions de son exaltation ; il faut être indulgente pour lui, Lucie, et l'aimer comme une sœur, c'est-à-dire comme je t'aime.

Nous l'avons déjà dit, tout le monde aimait Lucie, excepté Gaëtan. C'était elle pourtant qui, avec une adresse toute ingénieuse, l'excusait auprès de son père, causait avec celui-ci pour abréger le temps et lui laisser ignorer que le jeune homme était chez son professeur de musique, Simon Mayr.

Ce ne fût qu'après bien des questions, qu'après avoir gardé le silence aussi longtemps que possible, que la mère fût obligée d'avouer que Gaëtan étudiait la musique ; ce que, nous le savons, le vieux Donizetti voyait avec infiniment de déplaisir.

Un jour, Gaëtan, s'en revenant de chez son maître, raconta à sa mère que celui-ci venait de lui déclarer que le lycée de Bergame, où il avait fait ses études musicales jusqu'à ce jour, ne lui suffisait plus et que, s'il voulait faire des progrès, il fallait qu'il s'en allât à

Bologne, où il recevrait une éducation plus complète. La mère joignit les mains et s'écria :

— Mon enfant, ne parle pas de cela à ton père! Tu sais qu'il te destine au barreau.

— Je n'ai pas envie de m'enterrer au milieu des livres et des procès; une force invincible me pousse vers la carrière musicale, comme Palestrina, Beethoven, Mozart...

A peine avait-il fini de parler, que Lucie, toute haletante, se précipita dans la chambre.

— Ton père est là! s'écria-t-elle.

Le jeune homme retourna bien vite au bureau. Gaëtan, malgré la crainte que lui inspirait son père, résolut cependant d'avoir avec lui un entretien relatif à son avenir.

Le vieux Donizetti s'en revenait de mauvaise humeur, suivant son habitude; il déposa son chapeau et sa canne et allait se mettre au travail, lorsqu'il aperçut son fils. L'apparente ardeur de celui-ci parut lui faire plaisir; il le regarda pendant quelques instants avec satisfaction et lui dit ensuite :

— Brave Gaëtan! je suis heureux de te voir si vaillant à l'ouvrage; quand j'aurai fermé les yeux, ce sera toi qui plaidera; tu seras mon successeur et le soutien de la maison.

Gaëtan ne répondit rien d'abord, et pendant cet instant de silence, il rassembla tout son courage; déposant sa plume, il répondit :

— Je regrette, mon père, de devoir vous dire que vous vous trompez!... Je n'ai pas envie de rouiller mon existence au contact des livres et des procès; c'est à

l'art que je me destine, et, avec la grâce de Dieu, j'espère faire un jour parler de moi comme musicien.

Le vieux Donizetti était là, muet d'étonnement; jamais personne chez lui n'avait songé à le contredire ou à émettre une autre opinion que la sienne; sa parole était une loi, son désir une volonté; et aujourd'hui, voilà que le timide Gaëtan osait élever la voix contre les dispositions de son père! Il attendit que la foudre du ciel anéantît l'insurgé, qu'il s'opérât un tremblement de terre, quelque chose d'inouï, enfin! Puis il en vint à douter de la réalité, car, se parlant brusquement à lui-même il murmura tout bas :

— Oh! non, ce n'était qu'un rêve!

Gaëtan, dans une attitude ferme, avait quitté la table; il s'attendait à une volée de coups de canne et se tenait en demeure de s'en garer. Cependant, les coups n'arrivaient pas. Encouragé et enhardi en raison de cette circonstance, il reprit :

— Non, non, mon père, ce n'est pas un rêve... je veux devenir musicien... compositeur. Je vous en prie, mon père, laissez-moi aller à Bologne achever mes études.

En ce moment, Lucie entrait, portant un carafon de vin; mais en entendant l'explication entre le père et le fils, elle se tint à une distance respectueuse.

A mesure que Gaëtan parlait, la figure du vieux Donizetti prenait des teintes successivement bleues, rouges ou violettes; il était au paroxysme de la colère; il avait l'œil enflammé, le regard fixe.

— Silence! s'écria-t-il d'une voix de tonnerre. Mes volontés seront exécutées tant que je vivrai!

— Mon père, ne me forcez pas à accepter un joug sous lequel mes forces plieront et mon intelligence languira. Laissez-moi partir pour Bologne, supplia le jeune homme.

— Tu resteras et tu marcheras sur mes traces, interrompit le père d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

— Père, je vous en conjure, ne me retenez pas.

— Encore!

— Eh bien! si vous voulez à toute force étouffer ce que je sens être une vocation irrésistible, vous me pousserez à un parti extrême... je partirai.

Le vieux Donizetti bondit sur son fauteuil.

— Tu partirais sans ma permis...

Il ne put achever le mot; saisissant son bâton, il s'élança à la poursuite de Gaëtan; une avalanche de coups allait tomber sur la tête du jeune homme, quand quelqu'un vint constituer une barrière entre le père et le fils.

C'était Lucie, qui tomba sanglante aux pieds de son père adoptif.

Gaëtan s'élança au secours de la pauvre enfant, en jetant ce terrible cri de douleur :

— Père, vous avez tué Lucie!...

Le vieillard, chancelant, s'était affaissé contre le mur en tenant sa tête dans ses mains.

Le médecin ayant déclaré que la jeune fille n'était pas en danger de mort, le vieux Donizetti, qui n'avait pas quitté son chevet, s'agenouilla et se mit à prier.

Lorsque Lucie se réveilla, celui qui lui servait de père était encore dans cette pieuse attitude.

Les yeux de la jeune fille parurent chercher quelqu'un; elle tendit la main au vieillard en lui adressant un sourire; il la saisit avec empressement, la porta à ses lèvres et la mouilla de ses larmes.

— Où est Gaëtan? fut la première question de la malade.

— Il t'a veillée avec sa mère et moi depuis trois jours, mon enfant; dans ce moment-ci, il prend un peu de repos.

Les yeux de Lucie s'illuminèrent; elle pressa son front entre ses mains comme si elle voulait faire revivre un souvenir, et après s'être recueillie un instant :

— N'est-ce pas, demanda-t-elle affectueusement, n'est-ce pas que vous laisserez partir Gaëtan pour Bologne afin qu'il continue ses études?

— Tout ce que tu voudras, chère enfant, répondit Donizetti.

Lucie prit la main de son bienfaiteur et la couvrit de baisers.

Huit jours plus tard, la malade recouvrait la santé et Gaëtan, muni de lettres de recommandation de son maître Simon Mayr, partait pour Bologne. Voyant son vœu le plus cher réalisé d'une façon si inattendue, il ne songea plus qu'à se perfectionner dans l'art auquel il avait voué ce culte qui élève l'âme et qui fait surmonter toutes les difficultés.

Le brave père Mattei, son nouveau maître, s'étonnait de jour en jour des rapides progrès de son élève; celui-ci connaissait déjà à fond les règles que d'autres ne se gravent qu'avec une grande difficulté dans la mémoire.

Aussi Gaëtan ne tarda-t-il point à être l'enfant

chéri du cercle musical dans lequel Mattei l'avait introduit. Son esprit, son originalité, sa fantaisie étaient véritablement pour le professeur une source de satisfaction et de dédommagement à la patience qu'il devait avoir avec la plupart de ses élèves, même les mieux doués. A côté de cette fièvre de génie, de ce besoin de connaître l'harmonie dans ses plus arides développements, il y avait pour Gaëtan le côté de l'ambition; il voulait donner à son père le plus éclatant témoignage de sa vocation, car il savait que, malgré les nouvelles les plus satisfaisantes que Mattei envoyait régulièrement à Bergame sur son compte, son père continuait à murmurer et à regretter d'avoir cédé, dans un moment de faiblesse, aux sollicitations de Lucie, et cela, parce que sa volonté n'avait pas été dans ce cas une loi pour sa famille; il se sentait blessé dans son orgueil et dans son autorité paternelle; aussi, ne tarda-t-il point à se laisser aller à toute sa mauvaise humeur, même envers la pauvre Lucie, la plus dévouée des partisans de Gaëtan.

Ainsi s'écoulèrent deux années; Gaëtan ne se fit pas seulement remarquer par un talent d'exécution extraordinaire pour son âge, mais il avait obtenu déjà, comme compositeur, les succès les plus sérieux, qui furent toujours fidèlement rapportés à sa famille, soit par le maître, soit par l'élève. Lucie était ravie de ce résultat. Comme elle en avait manifesté le désir, elle recevait régulièrement le premier manuscrit des nouvelles compositions. Une de ses grandes joies était d'envoyer au jeune musicien une foule de petits cadeaux qu'il conservait religieusement comme de précieux souvenirs de sa « petite sœur ».

C'était un dimanche de Pâques; le vieux Simon Mayr s'était rendu chez Donizetti père pour l'inviter à le suivre à l'église Santa Maria. Il s'agissait de mettre fin à une querelle entre deux bourgeois qui se disputaient un banc, et l'intervention judiciaire du vaillant avocat était indispensable, assurait le maestro. Flatté de cette marque de confiance, Donizetti suivit Mayr sans difficulté. Comme c'était une des grandes fêtes de l'année, sa famille se trouvait déjà à l'église.

Au moment où le père Donizetti entrait avec Mayr dans le temple, la cérémonie venait de commencer. La foule écoutait religieusement la « messe ». Simples, sévères, mais admirables, en furent les premiers accords.

Bientôt prenant son vol et déployant toutes les richesses de son langage, la masse des harmonies vibra grandiose, saisissante, semblable au mugissement de la mer. Il serait impossible d'exprimer l'effet que cette musique produisit, même sur l'invulnérable Donizetti. L'office terminé, il rejoignit avec Mayr sa famille.

— Que dites-vous de cette œuvre? demanda le musicien à l'homme de loi.

— Je dis qu'elle agit puissamment sur l'âme et qu'elle fait pénétrer dans les moindres recoins du cœur une douce émotion.

Mayr sourit, et faisant un signe d'intelligence à Lucie.

— Connaissez-vous, demanda-t-il au vieillard, l'auteur de cette messe?

Le vieux Donizetti fit un signe négatif; Mayr se hâta de s'écrier d'un air triomphant :

— C'est votre fils Gaëtan!

On va croire que ce père s'associa à la joie de toute une famille, que le brave Mayr, qui avait imaginé, de concert avec Lucie, cet ingénieux moyen de surprise, en conduisant Donizetti à l'église, fût chaleureusement remercié. Hélas, non! Lorsque l'artiste eût prononcé le nom de Gaëtan, le vieux Donizetti le regarda fixement, ne répondit pas un mot et courut s'enfermer dans sa chambre.

Il était profondément blessé du jeu dont il avait été l'objet; il maudissait dans son for intérieur Mayr, Lucie, sa famille, tous enfin, oui, tous! Sa colère ne connut plus de bornes lorsqu'au matin du jour suivant son second fils, Giuseppe, lui déclara vouloir suivre la même carrière que son frère aîné. Il jura que celui-ci serait homme de loi et que Gaëtan lui-même, au grand désespoir de sa mère et de Lucie, serait rappelé à Bergame dans le plus bref délai possible. La jeune fille demanda la faveur d'être la première à prévenir le pauvre Gaëtan de l'inexorable décision de son père, mais si affectueuse que pût être sa lettre, celle-ci n'en tomba pas moins comme une barre de fer sur la tête du jeune compositeur. Ce fût en vain que le père Mattei travailla à retenir près de lui son élève; il lui offrit même un asile dans sa maison, mais le fils voulant obéir à son père, et quels que fussent ses regrets, il se décida à retourner au foyer paternel. Sa mère, Lucie et Virginie, qui se trouvaient là à l'arrivée de Gaëtan, firent l'impossible pour le consoler; ce fût en vain. Lucie se décida à aller une seconde fois implorer ce père inexorable, afin qu'il rendît son fils à l'art. Le vieux Donizetti l'écouta attentivement sans l'interrompre.

— Bien, répondit-il, enfin, puisqu'il le faut, je cède... Ton protégé sera artiste... Viens, nous allons lui annoncer la chose.

Lucie ouvrit de grands yeux; elle courut au-devant de la famille pour lui faire part de l'heureuse nouvelle. Le vieil avocat ne tarda point à la rejoindre et posa la question de savoir si son fils préférait devenir avocat ou se consacrer à l'art, en devenant peintre.

— Mais ne disiez-vous pas que...? s'écria avec passion la jeune fille.

— Que Gaëtan serait artiste, interrompit le père. Eh bien, c'est cela : n'est-ce pas un art que la peinture? Si Giuseppe veut faire comme son frère, devenir également peintre, très bien, je suis content. Deux fois j'ai eu la faiblesse de céder. Je saurai prouver à présent que ma volonté doit être une loi pour ma famille.

Quelques jours après, sur le conseil de Simon Mayr, et pour échapper à la tyrannie qui l'obsédait, Gaëtan s'enrola comme volontaire dans un régiment autrichien qui s'en allait habiter la Haute-Italie. Inutile de dire le chagrin que ressentirent sa pauvre mère et Lucie.

Quant au père, il parut se résigner.

Au régiment, on qualifia Gaëtan de « musicien maniaque », car n'importe où il allait, il sifflait ou chantonnait quelque air, tambourinant la mélodie qui lui passait par la tête sur les objets les plus rapprochés de sa personne, fût-ce même sur le dos ou le bras d'un camarade. Etait-il avec le régiment dans quelque ville où il y avait une troupe dramatique, on le trouvait le plus souvent dans les coulisses ou en visite chez l'un ou chez l'autre acteur ou actrice. Un jour qu'il

remit au gérant du théâtre de San-Luca, à Venise, deux airs et une ouverture afin qu'il en prit connaissance, ce dernier lui répondit que quelque fût la beauté de ces morceaux, il n'en trouverait guère l'emploi, que Gaëtan devait écrire un opéra et les y intercaler, afin qu'ils ne fussent point perdus; il lui remit à cet effet le texte de la partition de « Enrico di Borgogna », et quinze jours plus tard Gaëtan lui rapportait l'œuvre musicale achevée. Celle-ci fut accueillie favorablement, en janvier 1819, au théâtre de San-Luca.

Donizetti abandonna bientôt l'état militaire pour se vouer entièrement à la composition. Deux autres opéras consolidèrent sa réputation dans cette partie de l'Italie. Il lui fut commandé ensuite d'autres œuvres pour les théâtres de Mantoue, Milan, Naples, ville pour laquelle il écrivit plus tard la plus grande partie de ses meilleurs opéras.

Bref, de 1818 à 1830, il écrivit vingt-six opéras. Et pourtant on sait qu'il ne tira pas de ses merveilleuses aptitudes tout le parti qu'il aurait pu en tirer.

Gaëtan Donizetti dirigeait à Naples, pour la première fois, la répétition générale d'un nouvel opéra. L'ouverture avait déjà passionné les chanteurs et les musiciens; animés d'un feu sacré, tous rendaient son œuvre avec un incomparable éclat. Pendant un repos, le portier vint dire au chef d'orchestre qu'une dame qui se refusait à décliner son nom, désirait lui parler. Quelques instants après, le même homme lui apporta une feuille de papier sur laquelle étaient écrits ces simples mots : « Une amie. »

— Répondez à cette dame que je n'ai pas le temps

maintenant et qu'elle choisisse un autre moment pour se présenter... alors elle sera la bien-venue, pourvu qu'elle soit jolie.

Le jour de la première représentation était arrivé.

Gaëtan se trouvait dans un état fiévreux indescriptible. Il ne manquait pas d'envieux, et bien des intrigues avaient déjà été ourdies contre lui dans l'ombre.

La salle était pleine, mais le public se montra de mauvaise humeur, car l'effet fut totalement manqué. Une profonde douleur s'empara du compositeur, qui de cette œuvre là précisément attendait le plus grand succès.

Tandis que Gaëtan, navré, descendait lentement les marches de l'escalier de l'Opéra que le public venait de quitter un instant auparavant, il entendit tout à coup prononcer son nom. Surpris de cette interpellation inattendue, il jeta un regard autour de lui et vit une dame dont les traits ne lui étaient point inconnus.

L'étrangère était mise avec la plus grande simplicité.

— Eh bien, Gaëtan, demanda-t-elle, ma figure a donc bien changé depuis que nous nous sommes vus, pour que tu ne me reconnaisses pas ? Ce n'est assurément pas le cas pour toi, mais c'est tout naturel, puisqu'on dit que l'art est la source d'une éternelle jeunesse.

Le son de cette voix réveilla un souvenir chez notre jeune compositeur.

— Virginie ! Virginie ! s'écria-t-il tout à coup en se précipitant dans ses bras, tu viens précisément en temps opportun, compagne de ma jeunesse ! Oh ! je suis en ce moment bien accablé !... Gloire, considération, faveur, splendeur, tout cela n'est que vanité, cela ne réussit pas à rendre le cœur content.

Virginie Vasselli, car c'était elle, lui répondit tout émue :

— Tu n'en es pas moins resté notre Gaëtan, Dieu soit béni ! Lucie et moi, nous nous sommes trompées dans nos appréhensions. Nous craignions que le triomphateur n'eût oublié les amies qui furent les compagnes de son enfance.

— Non, non, continua-t-il avec feu, je ne les ai jamais oubliées; leur souvenir est souvent venu me rassénérer l'âme dans mes heures sombres. Mais que fait ma famille, et Lucie, l'ange de la maison, qu'est-elle devenue ?

Virginie raconta qu'arrivée avec ses parents la veille à Naples, elle avait promis à Lucie que sa première visite serait pour le « méchant » qui donnait si rarement un signe de vie. Elle était donc venue, dès le matin, le trouver à la répétition, mais n'ayant pu réussir à le voir, elle avait résolu de ne pas le laisser échapper le soir à la sortie de la représentation.

Mille souvenirs du passé furent évoqués, et à partir de cette soirée, Gaëtan et Virginie se virent souvent. On parla de Lucie, du pays, du bonheur qu'on éprouvait de se revoir; dans cet échange d'idées et dans ces heures passées ensemble, il y avait un charme indéfinissable. Virginie se demandait naïvement, quand elle se retrouvait seule, pourquoi elle voyait et revoyait sans cesse dans ses rêves celui qui, pendant le jour, occupait toutes ses pensées. Le jeune homme, de son côté, s'aperçut bientôt aussi qu'il aimait. Il y eût de mutuels aveux, suivis de mutuels serments, et le mot mariage fut prononcé.

Lorsque Lucie apprit les fiançailles de Gaëtan et de Virginie, elle s'enferma dans sa chambre pour y pleurer toute la journée. Le soir du même jour, on se racontait que Lucie était tombée accidentellement à l'eau et que, grâce à des personnes elle avait été sauvée d'une mort certaine.

A partir de ce moment, Donizetti travailla sans relâche à consolider sa réputation et sa fortune; seulement, la renommée de ses opéras ne s'établit d'une manière positive qu'en 1831, lorsqu'il publia, à Milan, son opéra « Anna Bolena ».

Cette œuvre fut celle qui contribua le plus à faire connaître son auteur au loin, car peu après il aborda la rampe des théâtres de Paris, Londres et Saint-Pétersbourg.

Alors commença la période d'une vie heureuse. Peu après, l'artiste écrivit pour Milan son œuvre capitale, « l'Elisire d'amore ». En 1834, il devint « maëstro di cammera » et professeur de composition au conservatoire de Naples; la mort de Zingarelli lui en donna la direction.

C'est pendant qu'il remplissait ces fonctions que Donizetti écrivit entre autres « Lucreza Borgia », « Marino Faliero », « Gema di Vergy » et « Lucia di Lammermoor », qui était appelée à un succès d'enthousiasme inconnu jusqu'alors. Bientôt les théâtres étrangers s'empressèrent de lui ouvrir leurs portes. Dans l'espace de 1831 à 1835, Donizetti écrivit vingt-deux opéras.

Après avoir assis sa réputation, Donizetti se mit à voyager, mais son instinct le conduisit tout naturellement à Paris.

Il y déploya une activité qui lui valut un colossal succès. Il écrivit pour le grand opéra les « Martyrs » et la « Favorite » et pour l'opéra-comique la « Fille du Régiment ».

En 1842, fêté, choyé, décoré, diplômé, Donizetti se rendit à Vienne, où il fit représenter pour la première fois « Linda di Chamounix », opéra auquel le public allemand rendit un éclatant hommage.

Pendant son séjour à Vienne, de 1842 à 1843, il eut un duel avec un maître de chapelle de la cour et fut condamné à une amende de 3,000 florins.

Un jour de la semaine sainte, pendant l'exécution d'un « Ave Maria » qu'il venait de composer, l'auteur se trouva dans un tel état de surexcitation nerveuse que ses amis éprouvèrent les craintes les plus sérieuses.

Lorsque les derniers accords cessèrent de se faire entendre, il éclata en sanglots.

Le lendemain, il partit pour Paris, où était restée sa femme. Quand il arriva, elle était morte... Ce fut après cet événement qu'il écrivit « Don Sébastien, » son soixante-quatrième et dernier opéra — son chant du cygne.

Tout annonçait chez lui une fin prématurée.

Sa figure, pâle d'ordinaire, se couvrit par endroits de tâches rougeâtres; un tremblement nerveux agitait continuellement ses lèvres; il chantait en lui-même, disait-il, le nouvel opéra qu'il méditait « Il est là, dans ma tête ! » s'écriait-il en souriant, tandis que son regard errait vaguement. Lorsqu'on le priait de se reposer, il répétait sans cesse :

— Il est là, dans ma tête.

Il s'asseyait alors à son pupitre, écrivait de grandes notes sur une feuille de papier de musique; il courait au piano, jouer des airs confus, puis il s'arrêtait par instants, regardait autour de lui, se tenait la tête et murmurait des paroles incohérentes. Il voulait venir en aide à sa mémoire par la parole, mais ce n'était plus qu'un bégaiement, un chaos d'idées et une succession de tableaux comme en présente une mer impétueuse; il avait perdu le don de la parole aussi bien que la faculté de la mémoire, il avait perdu la tête.

Cette production incessante d'un cerveau, menée de front avec une vie dépourvue de tout calme, avide de jouissances matérielles, avait détruit sa santé.

Donizetti devint fou et passa plusieurs années à l'établissement des aliénés d'Ivry, près de Paris.

On espéra que l'influence de la patrie, les souvenirs de la jeunesse amélioreraient l'état du pauvre compositeur. Son neveu André vint le chercher à Ivry, en 1847, pour le ramener à Bergame.

Une sœur de charité fut appelée à ses côtés; son état s'améliora notablement; mais, hélas! ce n'était que le mieux qui précède la fin, et le 8 avril 1848, il mourut dans les bras de sa pieuse et fidèle compagne.

Un instant avant sa mort, il parut recouvrer ses idées; il regarda sa gardienne, un doux sourire illumina ses traits et il chanta tout bas ces paroles du livret de « Cammera » : « Grand Dieu, au plus haut des cieux, grand Dieu, écoute et exauce! »

Un cri s'échappa de la bouche de la sœur de charité.

Gaëtan Donizetti avait fermé les yeux pour toujours, et la religieuse — qui était là, agenouillée et priant auprès de son cadavre, — c'était Lucie.

(*Imité de l'allemand.*)

ANTOINE RUBINSTEIN

(L'HERBE NE POUSSE PLUS OU MON CHEVAL A PASSÉ.)

A l'exemple du cortège des étoiles dans la voie lactée du firmament, les étoiles du clavier se multiplient d'une façon fabuleuse.

Qui pourrait citer les noms des pianistes échouant sur la grève et quels sont ceux dont l'éclat demeure inaltérable ? Que de strass, imitant à merveille le diamant, et quelle difficulté, au milieu des météores, de paraître comme une comète éblouissante.

Il en est un qui survivra à tous les autres, il s'appelle Antoine Rubinstein.

Un soir de septembre en 1839, dans les salons de Henri Herz, il arriva que Liszt serra sur son cœur un jeune enfant de 9 ans, en lui prédisant qu'il serait l'héritier de sa gloire.

Avec ses petites mains, l'enfant venait de livrer un audacieux combat sur le clavier.

Antoine Rubinstein naquit le 30 novembre 1830, à Wechwotynety, un village non loin de Jassy (dans la Bessarabie russe). Ses parents, autrefois fortunés, avaient éprouvé des revers qui forcèrent la mère, excellente pianiste, à servir de professeur à ses fils.

La famille s'était établie à Moscou; Mme Rubinstein obtint un poste dans un établissement impérial et put confier à un maître habile l'éducation musicale de ses enfants.

Alexandre Villoing fut le professeur choisi et bientôt

il put s'enorgueillir du talent de ses deux élèves. Cependant, la mère ne cessait de surveiller avec sollicitude leurs études. Antoine travaillait depuis deux ans à peine lorsque Villoing le déclara capable de se présenter en public. Parmi les auditeurs se trouva une bonne fée, l'ange des artistes : l'archiduchesse Hélène de Russie. Un triomphe sans pareil accueillit l'enfant dans l'arène de la virtuosité, une joie immense s'empara du cœur de la mère, mais, en femme énergique et sérieuse, elle déclara que seule une bouche autorisée prononcerait l'arrêt de la destinée de son fils.

Antoine, accompagné de son maître, partit donc pour Paris, afin de gagner les sympathies de Franz Liszt. Dès lors le père Rubinstein ne s'opposa plus à la vocation de l'enfant, tandis que le petit Nicolas continuait à travailler sous la direction de son professeur.

Après six mois de séjour à Paris, Antoine Rubinstein partit pour Londres, où il se lia d'amitié avec deux grandes figures artistiques : Félix Mendelsohn et Ignace Moschelès, élève du célèbre John Field.

Ce fut au commencement de 1840 que Mendelsohn séjourna en Angleterre, cherchant, disait-il, à se dérober à Berlin, « la métropole de l'intelligence. » Aussi avec quel bonheur s'installa-t-il à Londres, menant une vie idéalement artistique et mouvementée, dirigeant une armée de trois mille chanteurs devant un public anglais exalté jusqu'au paroxysme.

En dépit de cette existence fiévreuse, Mendelsohn trouva le temps de s'intéresser à cet enfant étranger arrivé de la veille, à le produire et à lui faire des relations telles que Charley, Benedict, Bennet et Duprez.

Les exigences d'un père forcèrent Antoine à quitter trop promptement la Cité. Le cœur gros, il partit en 1842 pour la Suède, la Hollande, l'Allemagne, retournant au foyer paternel par le chemin des écoliers.

Toutefois, deux ans plus tard, nous le retrouvons avec les siens à Berlin; il leur avait parlé avec un tel enthousiasme de l'Allemagne qu'ils avaient tous songé à aller y vivre.

A cette époque, Mendelsohn peuplait Leipzig de sa gloire, mais il retournait assez souvent à Berlin pour y voir assidûment Antoine Rubinstein. Sur le conseil du compositeur berlinois, le jeune Russe étudia avec Dehn, professeur de l'université de Berlin. Le calme de Mendelsohn et le positivisme de Dehn furent les deux puissances capables de calmer l'impétuosité d'une nature aussi bouillante; peut-être aussi la voix de Jenny Lind opéra-t-elle une influence bienfaisante sur ce jeune cœur et lui inspira-t-elle ses romances « Hommage à Jenny Lind », airs suédois, transcrits pour piano et publiés chez Schlesinger, à Berlin.

Nicolas et Antoine savouraient à pleine coupe les jouissances d'une telle vie, lorsqu'une dissonnance douloureuse vint inopinément briser le cours de leurs études.

La maladie et la mort du père rappelèrent la mère et les fils en Russie.

Ce malheur fut un coup terrible; la situation financière changea, la mère dut reprendre un poste d'institutrice; Antoine, trop habitué à l'Allemagne, choisit Vienne où, sur les recommandations de Mendelsohn et de Dehn, il trouva des élèves.

Alors commencèrent pour lui les misères de l'existence de professeur. Quel contraste avec sa vie de Berlin, avec quelle amertume il parcourait les rues de Vienne, inconnu, étranger, sans affection, allant d'élève en élève, devant en un mot gagner pour vivre ! Il ressemblait au prisonnier dans sa cellule, au lion dans sa cage.

Quelquefois pourtant, sortant du prosaïsme de son métier, ses mains se lançaient sur le clavier, la flamme jaillissait, l'orage grondait, l'auditeur émerveillé en perdait l'haleine et tous le suivaient dans sa marche triomphale jusqu'à ce que, revenant à la réalité, le coureur de cachet semblait implorer grâce pour sa hardiesse.

Que de lettres expansives, où gémissait la résignation, s'échangèrent alors entre la mère et le fils et les deux frères ! L'heure de la corvée passée, Rubinstein consacrait ses nuits au but qu'il poursuivait dans le secret de son âme, ses doigts étaient des soldats qu'il exerçait en vue d'un combat et d'une victoire.

En 1847, il entreprend une tournée en Hongrie avec le flûtiste Heindl. La vieille cité du couronnement, Presbourg, le retint longtemps dans ses murs. C'est là que vinrent éclore les premiers bourgeons de son germe de compositeur. Singulièrement fortifié, il retourne à Vienne reprendre ses chaînes de captivité.

Les événements de 1848 l'éloignèrent de Vienne, et lorsque, le matin du 8 novembre, le cœur plein de joie, il entra à Berlin avant de reprendre la route de Saint-Pétersbourg, il rencontra un cortège funèbre ; au son de la marche funèbre de Beethoven, on conduisait Mendelsohn à sa dernière demeure.

Le cercueil était arrivé de Leipzig pendant la nuit. C'était un douloureux présage pour le pèlerin-artiste. L'âme brisée, il accompagna son maître jusqu'au lieu de l'éternel repos.

Etrange et pénible fut sa rentrée dans la patrie. On avait mis arrêt sur une caisse contenant des manuscrits et son passe-port; des figures étrangères se courbèrent sur les feuilles de musique et l'on chercha dans ces caractères un indice de conspiration. On voulut à tout prix trouver dans ce paisible musicien un dangereux révolutionnaire. Une scène analogue avait retenu naguère Mendelsohn à la station de Herbestal. Ici les partitions subirent toutes les suppositions désastreuses de l'Internationale.

Cet intermezzo singulier ne toucha à sa fin que grâce à l'intervention puissante, à Saint-Pétersbourg, de l'archiduchesse Hélène, dont la protection ne se démentit jamais pour l'artiste, à dater de ce moment-là. Lorsqu'elle l'eût revu, elle se rappela le jeune adolescent qu'elle avait connu quelques années auparavant.

Le comte Michel Wielhorsky, de la maison impériale, le mécène le plus connu du monde dilettante de Saint-Pétersbourg, l'avait présenté à son altesse et, dès lors, il ne trouva pas seulement une protectrice, mais une amie fidèle. Le salon de sa bienfaitrice lui ouvrit les portes des palais de la Newa.

L'hospitalité russe à l'égard des artistes jouissait alors d'une telle réputation, que l'on croit en réalité parcourir un conte de fée lorsqu'on lit les narrations de feu le conseiller Grimm, précepteur à la cour d'Alexandre II.

Les salons de l'impératrice étaient devenus le foyer du dilettantisme; chaque dimanche servait de prétexte à la musique.

La grande-duchesse Hélène éleva Rubinstein à la dignité de virtuose de chambre de la cour; elle lui fournit l'occasion d'aller se faire entendre à l'étranger et de chanter désormais avec Henri Heine : « Aux noms illustres on ajoutera le mien. »

Jamais pareil enthousiasme ne salua l'éclosion d'un génie; la parole de Liszt était réalisée, le baptême de la prophétie avait opéré son miracle; c'était la transfusion de l'art, le sang des élus qui coulait dans les mêmes veines, l'élixir des Dieux versé dans la même coupe, la poésie des individualités ressuscitée par dix doigts.

Nourri de la moëlle du lion, Rubinstein débuta au « Gewandhaùs » comme compositeur dans son « Océan » symphonie; l'œuvre n'était pas inférieure au titre.

Les ondines enlaçant des gerbes de corail et d'algues tressent à l'auteur des diadèmes au fond de l'océan. L'impératrice le nomme son virtuose, il fonde la société russe, crée le conservatoire dont son frère Nicolas prend la direction. Il infuse à l'art russe une nouvelle vitalité. Le voisinage d'Antoine a pu assombrir l'étoile de Nicolas. Gloire à sa mémoire, toutefois.

En 1869, Antoine déploie ses ailes, accompagné de son épouse Véra Tchikonoff; ce fut une course triomphale à travers les deux mondes; de moins robustes y auraient succombé et le virtuose ne capitula que pour remettre les armes au virtuose.

On le décrivit le premier pianiste parmi les compositeurs et le premier compositeur parmi les pianistes.

Berthold Senff, l'éditeur allemand, catalogua son œuvre. Symphonies, oratorios, opéras, ouvertures, quintettes, quatuors, chœurs, œuvres de piano, des lieder, atteignirent le chiffre de 400. Cologne acclama son « Démon », Leipzig la danse des fiancés de « Feramore ».

En 1881, une affection de la vue le retint à Petershoff, au milieu des voix enfantines qui flattent sa paternité et retentissent mélodieusement à son oreille. La mort de son frère le navra profondément. Les « Signalen » de Leipzig ont décrit son « buen retiro », son parc, sa vérandah d'où l'œil embrasse l'immensité de la mer. C'est là que s'écoule l'existence de la gloire musicale du XIXme siècle.

ELISE POLKO.

La plume d'une femme s'est plu à reproduire cette physionomie. Incarnation du siècle artiste, Shakespeare du clavier, Rubinstein laisse derrière lui les plus illustres, et comme Attila il est le seul qui puisse dire : « L'herbe ne pousse plus où mon cheval a passé ».

FIN

Table des Matières

	Pages
Dédicace	1
Le violon de Crémone	3
Deux jeunes virtuoses	11
M. Thiers sauvé par un violoniste	15
Le triomphe de l'immortalité	21
Duchesse	29
Haydn et Beethoven	33
Un chef-d'œuvre dans une cravate	41
Une existence interrompue	47
Le fiacre de la muse	57
Les infernaux du piano	61
Le laurier fantôme	69
La musique chez les Slaves	73
Les valses allemandes	79
L'album de Mozart	89
John Field et Muzio Clementi	95
Un noble cœur d'artiste	97
Compositeur et cantatrice	101
La Lucie de Donizetti	109
Antoine Rubinstein	127

FACULTY OF
MUSIC LIBRARY

DATE DUE

FEB 19 1994

HOURS
beginning SEPT.11